

Basile POROHOVSKI

RÉFLEXIONS ET SOUVENIRS

А ма "Върка де Гама" (*)
la fidèle de toujours.

Bruxelles

1989

(*) Vers l'âge de 17 ans ma soeur Véra,
pour montrer sa "начитанность",
m'appela "Васько де Гама". Moi,
agé de 7 ans, ignorant et rageur, je la
traisai en retour de "Върка де Гама!"

LE DESERT

Cela fait très longtemps déjà que je voulais écrire, mais chaque fois l'IDEE lumineuse, l'idée géniale s'enfuit! Or je la sens, elle est là, il n'y a qu'à la saisir, laisser aller sa plume courir sur le papier... Mais non, ma main n'est pas assez rapide, le temps d'approcher de la table, que déjà cette IDEE a fui, que d'autres - absurdes - se bousculent à sa place. Je voudrais échafauder des histoires ou raconter un souvenir, mais cela ne va pas, je ne sais par où commencer, et ce papier, jour après jour reste blanc et rien ne vient.

écrit

"Le Désert des Tartares"! S'il n'avait que ce livre là, Dino Buzzati mériterait largement le titre d'un grand écrivain. Le titre à lui seul dit tout : oui la vie est un désert et un non sens. On veut, on voudrait réaliser tant de choses, atteindre de si hauts sommets, mais non c'est impossible : on a beau faire, tout tenter, espérer sans fin, mais le quotidien avec sa routine, sa bêtise, son inutilité prend le dessus.

Sauf de rares génies, savants exceptionnels, peintres hors série, quelques sculpteurs ou architectes, qui donc laisse une trace derrière soi? Une trace utile, qui serve à tous ceux qui suivent et qui pourraient s'appuyer sur cet acquis solide. Seuls peut être quelques écrivains, en mettant toute leur âme dans leurs écrits, leurs romans, en y reproduisant le vrai, la vie, eux seuls peut être peuvent se considérer comme faisant oeuvre constructive et profitable à tous. Bien sûr à notre époque tous écrivent et bien peu méritent d'être lus!

Est-ce notre vie trépidante, l'impossibilité de trouver un peu de calme, de SILENCE, qui nous empêche de penser, de nous pencher sur nous mêmes, de trouver un peu de BON SENS qui à lui seul est toute la règle de vie. Ou est ce ce bon sens qui manque tellement à notre époque? Avec le recul et le fait de ne pas avoir vécu aux siècles passés, on s'imagine que les gens d'alors étaient plus sages que nous.

C'est peut être beaucoup plus simplement qu'ils vivaient plus lentement que nous. Nous c'est le temps qui nous tue et pourtant que de choses inutiles devons nous faire, précisément par ce que le bon sens est absent de notre vie. Malheur d'ailleurs à celui qui en a et est conscient d'en avoir : à chaque instant il sera en butte à ceux qui n'en ont point et ... ils sont légion! Et ce sont ces légions absurdes qui écrasent le malheureux qui tentera de les raisonner ou de leur montrer leurs errements, leurs sottises.

La lutte est trop inégale et elle est perdue d'avance : la masse stupide restera toujours victorieuse. Si au moins le sens de l'humour était mieux partagé! Mais non, là encore tellement peu en sont doués.

Le temps s'arrête quand on rencontre celui ou celle avec qui les idées fusent, car là un échange prodigieux peut s'établir et l'enrichissement mutuel est énorme. Avec tous les autres cependant, quelle catastrophe : ou bien on leur tient



un long discours qui n'éveille aucun écho - on espère pour tant - et à la fin on se rend compte de l'inutilité de l'effort et qu'on a parlé dans le désert. Ou tout au contraire, il faut se taire et supporter le flot de paroles, de conversations vides, stupides, inutiles et on s'en va écoeuré d'avoir vécu ces heures pour rien, déçu du vide total de l'humanité.

Rien ne donne une meilleure image de l'infini que la bêtise humaine. Elle est sans limites.

Vraiment, un animal familier tel un chien dévoué par nature, ou même parfois un objet peuvent consoler par leur présence du vide de l'existence.

#####

#####

LA LOGIQUE

Mais bien sûr dans tout l'univers c'est le règne absolu de la logique. De la logique a-b-s-o-l-u-e. Ce ne sont que nous, humains, qui compliquons tout comme à plaisir, car nous manquons de logique précisément.

Et encore est ce que nous en manquons? Ou est-ce plutôt que nos pensées, nos désirs nous font vouloir que tout se passe autrement que selon la logique, ouf ce doit être cela, car l'univers ne serait pas s'il n'était lui même la logique.

Au fur et à mesure que la science avance, que de nouvelles découvertes apparaissent, chacune sans exception confirme cette logique déconcertante peut être, mais tellement réelle de toute chose. Logique de la matière, mais aussi logique de l'esprit, car pour nous l'esprit seul, abstrait, sans aucun support est difficilement concevable. Et même précisément dans l'absolu, dans l'abstrait pur dépouillé de toute matière, est ce que là aussi l'absence de la logique ne nous choque-t-elle pas.

A partir du moment où nous commençons à raisonner et à percevoir ce qui se passe autour de nous, c'est bien entendu par la matière, par les choses, par les objets qui nous entourent que nous y arrivons. Il s'établit tout naturellement une hiérarchie des choses et de nos rapports avec ces choses. Chaque fois que nous percevons un ensemble, une réalisation, un objet harmonieux, nous y découvrons une satisfaction, une jouissance et une confirmation irraisonnée - mais réelle - que c'est bien ainsi que cela doit être et ne peut pas être autrement.

Si dès lors il nous était possible, dans nos raisonnements, de toujours retrouver cette logique, combien la vie serait plus simple et plus harmonieuse puisque chaque chose, chaque événement s'enchaîneraient d'une manière parfaite, donc harmonieuse!



Je crois que les difficultés, les conflits, que ce soit entre individus ou entre nations, proviennent du fait que cette logique de la réflexion nous échappe. Nous échafaudons des théories qui se basent en dernière analyse sur nos illusions, sur nos fantaisies, sur nos desirs, précisément sans tenir compte de la réalité des faits.

En somme si dans nos rapports entre individus, nous voulions sincèrement essayer de nous mettre à la place de notre interlocuteur, nous tenterions au moins de raisonner comme lui, c'est à dire avec SES antécédents, SES connaissances, SES moyens. Dans ce cas tout naturellement il ne nous serait pas nécessaire de l'entendre formuler son avis ou sa réponse à notre question, si ce n'est pour nous confirmer ce que nous venons de découvrir nous mêmes. Dans ce cas aussi les entretiens deviennent plus faciles puisque chacun va au devant de l'autre, prévient ses desirs et les heurts pourraient même devenir impossibles!

Agir ainsi ne diminuerait en rien notre personnalité, bien au contraire. Cela susciterait de l'étonnement chez ceux qui nous verraient agir conformément à leurs conceptions et non aux nôtres. Certes, cette situation ne sera sans doute jamais, car trop d'humains ne cherchent qu'à dominer d'autres humains. Et pourtant en essayant de vivre ainsi tout devient plus simple et la vie offre un spectacle de chaque instant, spectacle gai, triste, ahurissant, mais spectacle toujours divertissant à un niveau élevé que l'on est parfois seul à apprécier et à savourer.

NUISANCE DE L'INFORMATION

Bon sens - Logique - Aberration !!!

Excès de l'information : chaque et moindre événement est actuellement immédiatement diffusé dans le monde entier par radio, télévision et les journaux. Malheureusement trop, bien trop de gens sans aucune compétence commentent, interprètent et discutent de ces événements ou de ces idées quels qu'ils soient.

Chacun de nous, qu'il le veuille ou non, est noyé dans un fatras énorme de paroles (et d'images), avec des bribes de tout, des données neuf fois sur dix tronquées et incomplètes. Résultat: chacun VEUT discuter de n'importe quoi et s'érige en juge. Conséquence inéluctable : chaque individu veut plus de richesse, plus de bien-être, plus de jouissance, mais aucun ne veut céder/quoi que ce soit.

Surtout chez les jeunes le problème est angoissant : tout

ce qui demande de l'effort, de l'étude, de la persévérance dans le travail, de l'apprentissage d'un métier, tout cela est rejeté. Au lieu de cela on veut le "bonheur" immédiat. Immanquablement des conflits surgissent, sur la base d'une révolte généralisée contre la structure du monde actuel.

SENS DES MOTS : que de malentendus, d'erreurs, de conflits tout simplement par manque d'attention et par non compréhension des mots utilisés. Si l'on se donnait la peine de réfléchir au sens correct et réel des mots utilisés, indéniablement les humains se comprendraient mieux!

Un chien réagit parfaitement bien aux mots qu'il connaît, car une fois pour toutes il a assimilé leur signification. L'humanité par contre, donne chaque fois une interprétation distincte pour un même mot selon l'état d'esprit du moment, selon l'humeur ou l'état de santé de chaque individu!

Une langue peut être riche ou pauvre, peu importe, mais les mots dans toutes les langues ont normalement une signification bien déterminée. Il suffirait de toujours considérer uniquement le sens réel de chaque mot et toute confusion disparaîtrait à jamais.

Les mots à double sens devraient être bannis.



#####

Quelqu'un s'étonnait devant Anatole France des déceptions d'un homme politique plein d'idées, mais qui se révélait incapable de faire triompher ses excellentes conceptions.

-Son illusion, laissa tomber l'écrivain, est de croire que les gens intelligents conduisent les imbéciles. Observez la vie : c'est exactement le contraire...!

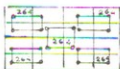
#####

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

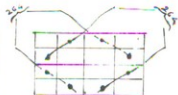
Ce carré magique date de l'Antiquité romaine. Assemblage de mots latins de cinq lettres, écrits l'un au-dessus de l'autre, relevé sur un mur.

Ces mots ont la particularité de pouvoir être lus verticalement et horizontalement, et de se répéter, qu'on les lise de gauche à droite ou de droite à gauche.

#####



18	99	86	61
66	81	98	19
91	16	69	88
89	68	11	96



Carré "Super diabolique"

La somme des cases, par colonnes, par rangées, par diagonales et la somme des nombres contenus dans les quatre cases centrales, de même que celle des carrés formant chacun le quart du carré principal, tout cela donne invariablement le nombre 264.

A remarquer aussi que tous les nombres de ce carré sont différents!

#####

#####

СА ЗОНТЪ ПОРОХОВСКІЙ

УМЕРЪ, В ДВУЦОМЪ, БОЛЬШЕ 99^л ЛѢТЪ
† 1877... 1900 (С.Т.)

ЮЛІАНЪ †1907
(ПРОФЕССОРЪ ВЪ КОЛЛЕЖИ ПАВЛА
ГАБРИЯНИ ВЪ ЖИВѢ).
МАТРЕНА ЯКОВЛЕВНА
ЯНЧЕНКО 1852 †1926

...
...
БЕЗЪДѢТНЫЕ.
(СОХРАНИЛАСЬ ИХЪ ФОТО СЪ ПЛАМЕН-
НИКОМЪ, ИМЕВШЪ 23 САМАРАНДѢ).

ИВАНЪ
УМЕРЪ РЕБЕНКОМЪ

АЛЕКСАНДРА
"ТЕТЯ САША"
1878 † 1948

МИХАИЛЪ
18.9.1876 †15.11.1942
ТАМАРА ЯСИЛЬВНА
НИЛДЖАНЪ-МОУРАДИ
10.1.1879 †24.5.1942

ЕВГЕНІЯ
1880 †1928
ВАСИЛІЙ ...
ГРИГОРЬВИЧЪ
... ..

ВАСИЛІЙ
1882 † ...
ЮЛІЯ ... "ЖЕНА"
ПЪ ГЕДНОИЦѢ

ВѢРА
14.6.1907

ВАСИЛІЙ
20.1.1918
НАТАЛІЯ НИКОЛАЕВНА
МАРКОВА
24.1.1914

НИНА
УМЕРЛА РЕБЕНКОМЪ
... ..

ТАМАРА
"ТАМОЧКА"
1910(?) ...

АЛЕКСЕЙ
20.2.1948
АЛЕКСАНДРА "САНАРА"
ДУДНИКОВА
29.1.1946

НИКОЛАЙ
14.5.1976 - 28.5.1976

МИХАИЛ
23.6.1977

ГЕОРГІЙ
"ЮРА"
7.5.1979

№ 131-1000
1918



Выпись из метрической книги, часть первая, о рождении Худ, за 1918 года.

Дата рождения и имя	Имя родителей	Зачи, ма, отчество и фамиля родителей, и место рождения.	Зачи, ма, отчество и фамиля воспитавших	Въ супруж. состоят ли родители.	Упомянуто ли в метрич. книге по кр. или
<p>МАРТА 7 1</p> <p>АВВАРЪ</p> <p>седьмого первого</p>	<p>ВАСИЛИИ - въ девств. св. Василия Волд- роховскіи и законна жена ея каро-предану- виано Петровъ. 30го января.</p>	<p>Врачъ Михаилъ Луцкиновичъ Го- родницкій. Тамаръ Васильевна - ода первыи браковъ и православно- наго вероисповѣданія.</p>	<p>Ирагосимжъ Николай Петро- Просперовъ Ни- колаевичъ и жена Авдотья- Хавла Димскія Нина Зюли Васильевна Горь- ковская. Владиміръ Ро- менскій.</p>	<p>Въ супруж. состоятъ.</p>	<p>Упомянуто ли в метрич. книге по кр. или</p>



Врачъ Михаилъ Луцкиновичъ

Тамаръ Васильевна

Ирагосимжъ Николай Петро-Просперовъ Николаевичъ

Нина Зюли Васильевна Горьковская

Владиміръ Романскій



Врачъ Михаилъ Луцкиновичъ



Докторъ Абдурахманъ Алиевичъ ФАРХАТЪ| (Персѣ)

съ женой (русская)

фотогр. 19-ХІ-1925 въ Тегеране

Ce docteur est parti début 1947 au Turkestan (URSS) pour y sauver sa femme de la famine.
En fait en arrivant à Téhéran en Février 1947, je l'ai raté de peu, il venait de partir.



Propriétaire terrien, probablement quelque peu ruiné. Il a terminé sa vie, veuf à l'âge de plus de 92 ans dans sa propriété de ЧЕРНИГОВЬ (région de Kiev, Черниговская Губернія).

Mon père racontait avoir été - avec son père - chez son grand père (С.П.), pour une partie de chasse. Après celle-ci, les trois hommes se sont préparés un souper de gibier, arrosé de vodka. Le premier, c'est le fils du vieillard qui a quitté la table et est allé dormir. Le grand-père et le petit fils ont encore bavardé en buvant et c'est mon père qui est allé dormir, le grand-père restant encore à boire son dernier verre.

Le lendemain, tôt le matin, mon père est réveillé à l'aube par un ronronnement : c'était l'ailleul, déjà levé, à genoux devant les icônes récitant ses prières matinales (à 92 ans)!

ЮЛЬЯНЪ ТИРОХОВСКІЙ

Mon grand père était professeur - j'ignore de quelles branches - au collège Табиа Галагана à Kiev. Ce collège avait été fondé par un riche Kievien, Галаганъ, en mémoire de son fils mort très jeune. N'étaient admis que des garçons de bonne famille et surtout capables, pour y accomplir le cycle d'études secondaires, préparatoires pour l'Université.

M.P. y a brillamment réussi et terminé avec distinction. Comme il avait de l'oreille et une belle voix, il était membre du chœur de l'église du collège.

Je crois qu'il était bon dans toutes les branches y compris les mathématiques, mais sans avoir la réputation d'un fort en maths. A l'examen de sortie, en présence de toute une commission (délégues du Synode, du gouvernement, de la ville, etc.) tous les élèves étaient placés à des tables séparées entre lesquelles se promenait comme surveillant leur professeur titulaire. Il s'est fait que pour l'examen de mathématiques, mon père a réussi très vite et bien avant tous les autres, à résoudre les problèmes posés. Au passage du surveillant, il lui souffle : j'ai fini!. L'autre lui murmure, visiblement ne le croyant pas : "vérifie!". A son passage suivant, ce surveillant lui souffle : ГИДУМЪ ЗАТУС-КУ!, qu'il a, mine de rien, ramassées la fois suivante pour les glisser à d'autres élèves qui risquaient de ne pas trouver la solution.

Après Kiev, M.P. est allé à St-Petersbourg et y a été admis dans la Военная Медицинская Академія pour y faire ses études de médecin avec obligation de servir pendant 2 ou 3... (?) années après son diplôme, dans l'armée.

Parmi les amis paternels de l'Académie, je citerai les noms des docteurs Туркія (Géorgien), Фархатъ (Persan) et Браунъ (Russe).

Mon oncle Vassia, frère cadet de papa, a suivi quelques années plus tard, les mêmes cours de l'Académie de médecine. J'indiquerai plus loin pourquoi le souvenir de mon oncle est lié au nom d'un certain commandant Кюппъ.

Après l'Académie, mon père a été envoyé comme jeune médecin dans un régiment stationné à Kiev et dont le commandant était le général **Горобь** (marié à une Belge).

C'est toujours en qualité de médecin militaire que mon père a eu l'occasion de faire divers voyages en Russie et en particulier au Turkestan où sévissait à l'époque une épidémie de choléra. C'est là-bas qu'il a eu l'occasion de goûter du **Кумыс** - lait de jument, qui paraît-il est très fort et tonifiant. Il a aussi quelquefois dû manger des préparations des nomades de la région, notamment du mouton tellement puant qu'il devait se pincer les narines avant d'en mettre un morceau en bouche.

Etant par nature très **Андроманентный**, il voyait et enregistrait tout, ne ratait jamais la moindre occasion de voir du nouveau et de s'instruire. Et avec cela un extraordinaire esprit de synthèse. Il pouvait toujours magnifiquement résumer les faits ou les événements auxquels il avait pu assister et savait très bien les raconter. Un extraordinaire sens de l'humour et une mémoire prodigieuse.

Lorsqu'a éclaté la guerre russo-japonaise, un ordre est venu de St-Petersbourg demandant un certain nombre de volontaires du régiment de Kiev. Le commandant allait déjà procéder à un tirage au sort, car personne n'avait envie d'aller au front. Père s'est alors déclaré volontaire au grand soulagement de certains de ses collègues.

Après un long voyage par le transsibérien, papa s'est trouvé en Mandchourie, au front à soigner les blessés, avec sous ses ordres des infirmiers et des infirmières. L'une d'elles était celle qui devint ma mère.

Pendant la retraite des Russes, ce petit corps médical, après chaque halte et le ramassage des blessés, montait dans le dernier wagon, suivi seulement de quelques sapeurs qui faisaient sauter les aiguillages, dès que le train les passait.

Quelque part du côté de Moukden (Mandchourie), mon père a assisté à l'amputation de la jambe d'un vieux chinois. Ce dernier avait refusé tout calmant, soporifique ou alcool et tenait à regarder le travail du chirurgien. Durant toute l'opération et le sciage de l'os, il sifflotait un air chinois. L'endurance des Jaunes à la douleur est ahurissante, tout comme peut être leur cruauté. Père estimait, selon tout ce qu'il avait vu, que les Japonais sont encore plus cruels que les Chinois.

Je crois que c'est à Moukden que papa s'était fait graver des cartes de visite en caractères chinois. Quand l'imprimeur avait terminé les cartes, il a lu notre nom à haute voix et phonétiquement c'est devenu : **"Тайлаухайлу"**.

#####

Après la guerre de 1905, après l'armée, mes parents se sont installés à St-Petersbourg. Père travaillait comme médecin - en plus de sa clientèle privée - **в учрежде для глухонемых**. Il avait d'ailleurs un appartement sur la **Молка**, dans l'immeuble de cet



institut et ma soeur Vera a souvent joué dans la cour avec de petits sourds-muets. L'immeuble en question datait de l'époque de la Grande Catherine et abritait à l'origine un **казначейство**, ce qui expliquerait des murs particulièrement épais paraît-il. C'est là que je suis né.

Quelque part entre 1905 et 1914, mais j'ignore en quelle année, le gouvernement en réorganisant l'Etat-Major, était à la recherche d'un médecin encore jeune, mais ayant l'expérience de la guerre, pour être apte à développer et à organiser les projets et plans sanitaires de la région de St-Petersbourg, dans le cas d'une future guerre. On a donc proposé à M.P. ce poste et c'est ainsi qu'il s'est trouvé travaillant à l'Etat-Major de la capitale et portant un uniforme militaire.

A la déclaration de la guerre en 1914, il a eu pour mission la mise en exécution des plans auxquels il avait collaboré. Pendant plus de deux années d'un travail harassant, en service nuit et jour le paternel a fait face à ses responsabilités. Il avait dans son bureau, dans un coin, un divan sur lequel il s'allongeait selon les possibilités pendant une heure, rarement plus et s'endormait aussitôt. Quelque-fois pendant plusieurs jours il ne pouvait rentrer chez lui et devait se contenter de quelques moments de sommeil occasionnels. Il avait la faculté de s'endormir quasi instantanément et de se réveiller lui-même au moment décidé d'avance.

Il ^{est} aussi rapidement monté en grade jusqu'à recevoir celui de **Государственный Советник**, l'équivalent du grade de général chez les militaires. Il avait à sa disposition une voiture officielle - une De la Haye - avec chauffeur, un certain **Кондрашев**. Dès la déclaration de guerre la vente des alcools a été interdite, sauf en pharmacie et uniquement sur prescription médicale. Bien sûr il y avait des tricheurs, tels certains confiseurs qui continuaient à produire des pralines aux liqueurs dont certaines à la vodka. Les amateurs avertis achetaient ces pralines qu'ils cassaient, buvaient la vodka et jetaient le chocolat. Quand le chauffeur paternel **Кондрашев**, voyait papa de bonne humeur, en traversant l'énorme place de l'Amirauté, il lui demandait l'autorisation et si papa faisait signe que oui, alors il accélérail et écrasait un pigeon. Pour ce "fait d'armes" (?) papa lui rédigeait une prescription pour un peu d'alcool.

Etant donné son poste et malgré la quantité de travail sur ses bras - car les blessés arrivaient en nombre tous les jours - M.P. était souvent dérangé par des visiteurs de marque. De la noblesse, des membres de la famille impériale, venaient le trouver soit pour mettre à sa disposition des propriétés ou des maisons à aménager en hôpitaux, soit pour réclamer des blessés ou pour protester de leur insatisfaction de la non encore utilisation des maisons offertes ou pour manifester leur mécontentement que tels autres blessés ne leur convenaient pas, etc, etc.

Un des personnages haut en couleurs était **принц Ольденбургский** qui s'était pris d'amitié pour papa. Il venait le trouver à son



bureau, ou le relançait à la maison ou le réclamait encore chez lui. Père était bien forcé de répondre à ces invitations. Il y eut des cas où le prince d'Oldenbourg, ayant trop bu, ne voulait pas quitter les gens chez lesquels il avait été invité à dîner, allant parfois jusqu'à casser des chaises. Il faut dire qu'il était de très grande taille et très fort. Il fallait faire appel à mon père qui seul arrivait à le calmer, à le faire monter dans une voiture et le ramener chez lui. Ce bonhomme avait toujours été un excentrique et même pour mourir, vers 1926, à Nice, il est sorti en plein jour de son appartement, est allé s'asseoir sur un banc de l'avenue et mourir assis.

Un jour M.P. a dû assister à un dîner chez **Курья Андрониковъ** (de réputation quelque peu douteuse, surtout un "affairiste"). Il s'est trouvé à table parmi de nombreux invités dont une lointaine cousine de maman, **Машка**, une très belle jeune femme, et aussi Raspoutine était présent. Un orchestre et un choeur de soldats entretenaient une ambiance musicale. Après les chants, Raspoutine déjà assez éméché fait venir un soldat et exige qu'il passe avec sa casquette pour une collecte destinée aux soldats malades et blessés. Or à table déjà papa avait remarqué les regards lubriques de Raspoutine, qui lorgnait **Машку**, ce que papa évidemment n'appréciait pas du tout.

Au moment où le soldat s'est présenté devant mon père, celui-ci dépose un billet de 20 Roubles dans la casquette. Raspoutine, se trouvant juste à côté, saisit ce billet, le jette par terre en criant que ce n'est pas si peu qu'il faut donner et dépose ostensiblement un billet de 100 Roubles. Papa, en uniforme, ordonne au soldat de ramasser son billet. Raspoutine pose alors son pied dessus pour l'en empêcher. Papa très en colère repousse avec force Raspoutine qui en tombant heurte le piano et se met à crier **Не убаўте, не убаўте!**

Naturellement papa rentre immédiatement à la maison. Ma mère était à ce moment en visite chez sa sœur **Личка**, et avait été avertie par téléphone de ce qui venait de se passer. Bien entendu les parents s'attendaient à une réaction venant de très haut. Trait caractéristique maternel : apprenant l'incident, elle est restée très calme et a dit simplement : **Ничто же, в сигуре тоже можно жить!**

En réalité l'incident n'eut aucune suite. Vraisemblablement lorsque dégrisé, Raspoutine ne s'en souvenait plus, tandis que **Андрониковъ** et d'autres personnalités présentes auront tout fait pour étouffer l'incident.

De caractère je dirais que mon père était un peu soupe-au-lait: facilement colérique, mais d'une grande bonté. Il extériorisait facilement une colère, mais n'en gardait aucun ressentiment, ni rancune. Je me souviens que lorsque je devais avoir 5 ou 6 ans, ayant fait une bêtise quelconque, j'ai attrapé un sérieux savon paternel. Je me cachai dans un coin et je boudais. Moins de cinq minutes plus tard, mon père me m'a parlé, m'a caressé sans la moindre trace de colère. Je ne comprenais pas : puisque je boudais, il aurait dû boudier lui aussi!!!

Papa était aimable, serviable, toujours très aimé par tous, très cordial, **очень** **роетепиумный**. Intelligent, cultivé,

s'intéressant à tout, avec lui on pouvait aborder vraiment n'importe quel sujet, il avait des connaissances dans tous les domaines et était doué d'une mémoire prodigieuse.

Vers le milieu de la guerre 14-18, il y eut un déplacement de tous ceux qui jusque là avaient des postes à l'arrière, pour les envoyer au front. C'est ainsi que M.P. s'est trouvé, toujours en qualité de médecin, à soigner les blessés des premières lignes. Ce n'est que rarement qu'il obtenait de courtes permissions pour rentrer à Petrograd et revoir sa famille. Quelques unes des lettres échangées avec maman et des missives que papa avait envoyées à sa fille Véra se sont conservées.

Avec la révolution de 1917, la vie à Pétrograd devenait difficile et la famine s'est installée. J'ai choisi ce moment là, en Janvier 1918, pour naître. Six mois plus tard, maman avec Véra et moi sur ses bras, nous avons quitté (pour toujours) la maison de la rue Mouka, pour aller dans la propriété des von Brandt à Kailless en Esthonie. Comme c'était en été et que l'on croyait à un déplacement temporaire pour un ou deux mois, on est parti avec uniquement quelques vêtements d'été.

Il paraît que dès la sortie de l'appartement et jusqu'au moment où j'ai été déposé - près de 24 heures plus tard sur un lit à Kailless - j'ai hurlé non stop!, au point d'attraper une hernie. Je l'ai d'ailleurs précieusement conservée et ... déve-lopée! Le voyage en temps normal ne prenait que 3 ou 4 heures environ, mais à cette époque troublée il en faisait 24. Nous étions dans une Lemvuka, bourrée de monde. Il s'y trouvait aussi un médecin qui m'aurait ausculté sans découvrir cependant la cause de mes hurlements.

Avec la révolution, la désorganisation du front et les révoltes des soldats, papa est rentré à Petrograd. Revenu à la maison, il y a trouvé une convocation des Soviets pour se présenter dans les trois jours et servir dans l'armée rouge en formation, sous peine d'être fusillé. Il a donc ramassé un peu de linge et une boîte en carton avec les couverts à monogramme de maman, a fourré le tout dans sa petite valise de médecin et est parti. Il ignorait que dans le fond de sa valise maman avait déposé toutes ses décorations. Dans la rue il a rencontré un certain Kalantapov, une ancienne connaissance et à deux ils ont essayé de se faufiler entre les Rouges qui avançaient et les Allemands qui évacuaient. En fait ils se sont déplacés dans la direction de Minsk, pour ensuite remonter vers le Nord, atteindre l'Esthonie et Kailless au bout de trois mois.

Plusieurs fois ils ont été arrêtés, tantôt par les Rouges, tantôt par les Allemands. Lors d'une de ces arrestations dans une petite gare occupée par les Rouges, une sentinelle bolchevique a reconnu papa. Quelques mois plus tôt, père l'avait soigné et sauvé. Ce soldat les a libérés et ils ont pu poursuivre leur route. Une autre fois, père a eu le cran d'engueuler une des gardiens rouges et d'exiger sa libération. Impressionné, le soldat lui a même indiqué un fermier qui lui a donné un cheval pour continuer le voyage.



Questionné par un gardien de la révolution pour savoir où ils allaient, **Калантароб**, a répondu : Bien sûr chez moi, à **Калантаробка!** (nom inventé sur place pour une propriété inexistante) et le garde impressionné les laisse passer.

Plus ils avisent un train de marchandises sur le point de partir et un minable occupé à charger des paquets de tracts révolutionnaires. Père s'en approche, lui glisse une pièce en lui disant d'aller boire un coup : nous garderons les paquets! Les voilà assis sur ces tracts dans le wagon. Au moment où le train démarre, passe un garde rouge armé, air farouche. Qu'est ce que vous faites là? - Nous convoyons la littérature vers le front! - Ah bon.

Une autre fois encore un garde rouge demande à papa ce qu'il transporte dans sa valise. Père l'ouvre, arrache un bout de carton du couvercle de la boîte et dit, rageur : - Eh bien, quoi, quelques cuillères et des fourchettes!! Si le Rouge avait fouillé il aurait découvert les décorations de papa qui aurait été fusillé sur place. **Борз спас!**

Arrivé finalement auprès de sa famille, papa n'y est pas resté longtemps et est allé rejoindre l'armée blanche qui se battait encore sous les ordres du général **Юденич**, lorsque ce dernier a dû battre en retraite, n'ayant pas réussi à libérer Péetrograd et a été contraint d'abandonner la lutte, père a très bien compris qu'une page était définitivement tournée et qu'il ne retournerait plus jamais en Russie et que l'ancien régime était mort pour toujours.

L'Esthonie a profité de la situation pour se déclarer république indépendante : **Eesti Vabariik**. De nombreux Russes blancs s'y trouvaient et au moins temporairement nous étions à l'abri des Bolcheviks.

Abandonnant tout espoir et les rêves d'une retraite après carrière bien remplie et repos en Crimée ou au Caucase, le père a dû faire face, repartir à zéro, ayant TOUT perdu. Le nouveau gouvernement esthonien, pour favoriser ses nationaux, n'autorisait pas les médecins russes à pratiquer dans les villes. M.P. a donc opté pour un petit village, Lelle, à mi chemin entre Revel (ou Tallinn) et Pernov, sur la ligne de chemin de fer à voie étroite joignant les deux villes.

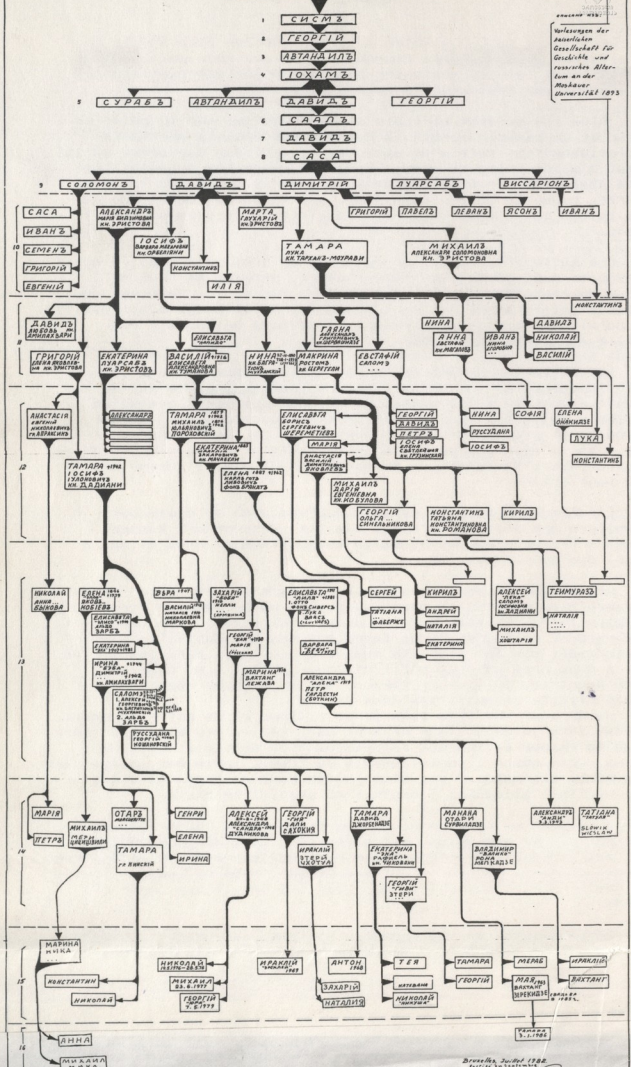
Je me souviens très bien de ce village et de notre logement, y ayant vécu jusqu'à l'âge de sept ans. Vera a été mise à l'école russe de Pernov et logeait en pension chez de vieilles filles baltes. Puis, quand l'école russe a dû fermer, elle est passée dans un gymnase allemand. C'est ainsi qu'en plus du russe elle a très bien appris l'allemand, l'anglais et aussi l'esthonien.

A Kailless où nous passions les étés, maman, déjà naturellement adroite de ses mains, est allée chez un cordonnier local pour apprendre à faire des chaussures. En fait c'est elle qui nous a tous chaussés, y compris les von Brandt. Plus évidemment toutes les coutures indispensables tant pour les petits que pour les grands.

La propriété des von Brandt à Kailless, qui avant la guerre s'étendait sur de nombreux hectares, comportait des dizaines de

ГЕОРГИЙ СААКАДЗЕ ии ТАРХАНЗ-МОУРАВИ 1810

Verlesungen der Russischen Geschichte für russisches Altertum an der Moskauer Universität 1893



fermes, de nombreux paysans, près d'une centaine de vaches et quantité de bétail et de chevaux, avait été très amputée, le gouvernement de la jeune république ayant tout simplement confisqué les trois quarts ou même les neuf dixièmes des terrains. Il avait même le culot de réclamer des impôts sur les terrains confisqués!. Il ne restait que la maison, assez vaste, mais dont l'étage avait été incendié, un jardin potager, l'accès à une rivière qui passait derrière la maison et une sorte de parc, dit "le grand jardin". Comme personnel il ne restait plus qu'un vieux jardinier, avec sa femme, logeant dans une petite maison au fond du jardin potager.

Papa ne voulait pas me placer dans une école, car vers mes sept ans, tous les cours dans le pays se donnaient en esthonien, cette langue étant obligatoire, mais totalement inutile en dehors du pays. De plus le paternel craignait le voisinage menaçant des Soviétiques. Il songeait à quitter ce pays et émigrer en France. Il fallait attendre que Vera termine son gymnase avant d'entreprendre un tel déménagement. Entretiens il a entrepris des démarches pour obtenir un passeport Nanssen avec qualité de réfugié russe et il a aussi correspondu avec **Мария Феофановна** au Danemark. Il la connaissait personnellement, lui ayant été présentée lors de ses visites à l'Etat-Major, elle était la "**Покровительница**" des organisations sanitaires. Elle lui a déconseillé la France en disant que déjà trop de Russes s'y trouvaient et que la survie y était très aléatoire. Elle a conseillé d'envisager la Belgique et a donné les nom et adresse d'un Russe, ancien consul de Belgique à Archangelsk, un certain Mr. Landmann, ancien banquier. Cette personne fut notre première connaissance en 1925 à notre arrivée à Bruxelles. Mr. Landmann venait de marier sa fille unique à un officier russe, ex-pilote d'avion en Russie : Alexis Toumanoff.

ТАРХАНЪ МОУРАВИ

Maman était la fille aînée de mon grand-père. Il n'a pas toléré que sa fille aille se mêler avec des "n'importe qui" à l'école. De ce fait ce sont des professeurs qui venaient à **Ахалкалаки** ou à Tiflis pour lui donner des leçons. Pour ses soeurs cadettes Catherine (**Тетя Катя**) et Helène (**Тетя Элишка**), maman a supplié et obtenu l'autorisation paternelle pour qu'elles fassent leurs études scolaires normalement.

Mes grands parents ont en fait vécu séparés. **Деда Васо** préférait la vie dans sa propriété à **Ахалкалаки** (à peu près à 70 km. à l'Ouest de Tiflis, tout près de Gor), tandis que **Бабуля**, née **княжна Туманова**, était essentiellement une citadine et a vécu surtout à St-Petersbourg.

Lorsqu'a éclaté la guerre Russo-Japonaise, maman a suivi des cours et est devenue infirmière pour aller soigner les blessés au front. Son père était adversaire à son départ et c'est contre sa volonté et sans sa bénédiction qu'elle est partie. Et dire que père et fille s'adoraient!
Le hasard a voulu que maman s'est trouvée sous les ordres de papa, en face des Japonais et c'est ainsi qu'ils ont fait connaissance.



Mon père prétendait en souriant que s'il est devenu amoureux de sa mamam, c'est par ce qu'il l'a vu boire! Par une très chaude journée, le personnel médical était réuni sous une grande tente et s'y trouvait aussi, en visite, un officier qui avait apporté une bouteille de champagne. La dessus ma mère arrive pour un court repos et très assourée. A défaut de verre on lui offre une grande tasse remplie à raz-bord de champagne et qu'elle vida d'un trait. Papa prétendait que cela l'avait fort impressionné et qu'il voyait là une compagne pour "Кутуб". Par la suite mamam n'a plus jamais bu ni champagne, ni vodka!

Après la fin de la guerre et dès qu'il a obtenu un congé, papa est allé au Caucase pour faire sa demande en mariage et faire connaissance avec sa future belle-famille. J'ajouterai qu'il a été très vite adopté par tous les membres de cette famille.

A la gare de Tiflis, il était attendu par ma grand-mère et sa fille. Les voilà dans le fracas et dans une des rues de la ville ils croisent un monsieur qui salue papa en passant. Etonnement des deux dames puisque papa se trouvait pour la première fois de sa vie à Tiflis. C'était le jeune docteur Tourkia, camarade d'Académie de papa. Par la suite, ce docteur Tourkia a épousé une des cousines de mamam. Bien des années plus tard, déjà veuf, j'ai fait sa connaissance à ... Teheran. Il était un des amis de mon beau-père **Н.А. Марковъ**. C'est encore eé Dr. Tourkia qui a sauvé mon fils Alexis de la famine!!!

Mariés, mes parents s'installent à St-Petersbourg. Il leur naît une fille, vera. Peu d'années plus tard, mamam attendait son second enfant, mais ayant rêvé un cauchemar de grenouilles, elle s'est réveillée avec un grand cri et donne naissance, avant terme, à un garçon mort né. Quant à moi je suis arrivé en ce monde dix ans après Vera.

La plus jeune sœur de mamam, **Тетя Злучка** (Hélène) avait épousé un **Губалтиецъ Карлъ Готлибовичъ фон Брандъ**, dit "Вадя Лубичъ", dont le père, propriétaire terrien en province esthonienne (**Гене Кайлесъ**), avait été pendant un certain nombre d'années intendant d'une propriété impériale au Turkestan. Ce von Brandt s'est donc installé à Tiflis, d'où il allait inspecter le territoire dont il avait la charge, lors d'une visite du tsar de l'époque (Nicolas I^{er}), une chasse avait été organisée. Au cours de celle-ci, un domestique du père de mon oncle est venu annoncer la naissance d'un fils (**Карл**). Entendant cela, l'empereur a déclaré qu'il en sera le parrain.

Le jeune **Карл** a vécu à Tiflis, a fréquenté l'école dont le directeur était un certain **Марковъ**, un aïeul de mon épouse! Et c'est à Tiflis que **Карл фон Брандъ** a rencontré la plus jeune sœur de mamam et l'a épousée, quoiqu'il fût de près de vingt ans plus âgé qu'elle.

Par la suite ma tante et mon oncle (par alliance) ont vécu tantôt à St-Petersbourg, tantôt à Kaïless. Ils eurent trois filles. L'aînée Elisabeth, dite **Зуля** (qui eut plus tard un fils Alexandre von Sivers, dit Andy), puis **Варвара**, née mongolienne et décédée à Bruxelles à l'âge de 62 ans, et enfin Alexandra, dite **Алека**, née un mois avant moi. D'ailleurs, lorsque je suis né, notre cuisinier, un Géorgien nommé Tato s'est empressé de courrir annoncer la

nouvelle à ma tante **Յլուչկա** (à St-Petersbourg) en lui disant :

«У нас родился ребенок но мы победили: мальчик!»

Մյազ Լուծիչ juriste de formation (universités à St-Petersbourg et en Allemagne) était un curieux bonhomme, malheureusement totalement inadapté à la vie en émigration. Après la révolution il s'est retrouvé avec sa famille dans sa propriété d'Esthonie et quand mon père lui conseillait de vendre d'urgence au moins une partie de ses biens, car circulaient des bruits de prochaine et probable confiscation des terres, il a refusé en répondant que le droit international n'admettait pas que ce fût possible. Lorsque les Esthoniens confisquèrent une bonne partie de ses biens en le ruinant complètement, c'est sa femme qui a dû se débrouiller pour faire manger sa famille, tandis que lui prenait son violon et allait jouer des sérénades au bord de la mer (à Fernov).

Plus tard au moment où allait éclater le second conflit mondial et quand les Soviétiques ont occupé les pays baltes, c'est grâce aux démarches de ma tante que toute leur famille a pu - fin extrême - embarquer sur le dernier bateau allemand quittant l'Esthonie et rapatriant les derniers ressortissants allemands. J'ignore comment ma tante a réussi à emmener avec elle sa fille mongolienne et la garder durant toute la guerre dans l'Allemagne nazie qui supprimait tout simplement ce genre d'individus. Tout aussi fantastique aura été le séjour des von Brandt à Berlin en feu sous le bombardement final et l'entrée des troupes soviétiques. Elles, ma tante et ses trois filles, plus le petit Andy ont réussi à fuir Berlin, puis par l'Autriche à échouer dans un camp de réfugiés à Paris! L'oncle **Լուծիչ** avait été placé quelque temps auparavant dans un home à Paderborn (plus ou moins la région de Hanovre). Un jour de bombardement par les alliés, cet oncle de 80 ans a été emporté par le souffle d'un premier étage où il se trouvait pour atterrir au fond du jardin. Il s'est relevé sans une égratignure!. Deux ou trois années plus tard il est mort de vieillesse et est enterré à Paderborn.

Pendant la guerre, mes cousines Lila et Aleka ont travaillé dans des bureaux, surtout à Berlin. Pour la naissance de son fils, Lila s'est rendue en Pologne (occupée par les Allemands), vraisemblablement pour y être à l'abri des raids alliés et peut-être aussi pour un ravitaillement un peu plus substantiel. C'était en mars 1943. Peu après la libération de la Belgique, c'est à Paris que j'ai fait la connaissance de mon neveu Andy qui avait 3 ans à ce moment; c'est sur mes genoux que le petit bonhomme a fait le voyage en train de Paris à Bruxelles. A cette époque ce bébé ne souriait jamais et devant l'obscurité de la rue il répétait : "Alarm, Alarm!".

#####

Դեյա Կաթ a toujours vécu au Caucase. Elle avait épousé encore avant 1914, **կնյազ Իրակլիյ Մաչաբելու**, a eu deux fils et une fille Marina, un peu plus jeune que moi, née en 1918. Les époux se sont assez rapidement séparés, car le mari était très joueur. Quant à ma tante, en tant que **կնյաչնա** et en même temps **կնյաղսյա**, elle a pu survivre après la révolution en devenant institutrice. Pendant la guerre ses deux fils ont combattu sur le front

et comme elle savait que nous étions en Belgique, chaque soir elle priaait pour qu'aucun de ses fils ne se trouve en face de moi, présument que je puisse me trouver là aussi mais du coté allemand.

Après la guerre, la maison d' **Ахалкалаки** étant devenue un musée, elle en fût nommée conservatrice et logée dans une petite maison construite dans le parc, avec jouissance d'un petit potager. Après le décès de son mari elle vécut dans cette maison avec une vieille tante. Un beau jour les deux femmes furent expulsées à la rue. Ce n'était qu'un chantage d'un commissaire local qui avait trouvé ce moyen pour l'obliger à l'épouser.

Quant à sa fille Marina, ma cousine, elle était médecin pédiatre; elle avait fait un mariage, mais n'était pas heureuse en ménage. Son mari est mort aveugle il y a un an. Elle a un fils et une fille Manana laquelle est à son tour mariée et a aussi un fils et une fille Maya. Il y a dix ans, Marina avec sa petite fille Maya, agée à l'époque de 16 ans, ont enfin pu venir ici chez nous pour un mois. Ce fut la toute première fois que je rencontrais ma cousine. Maintenant, en 1989, c'est Maya, devenue médecin, qui est venue à Bruxelles avec son mari **Вахтаנג**, également médecin. Ils ont une petite fille Tamara de trois ans et qui doit être un adorable petit diable.

Cette dernière visite de nos cousins caucasiens a pu avoir lieu suite à une invitation lancée par Aleka (Alexandra Gardesty, née von Brandt), soeur cadette de Lila. C'est la fille unique d'Aleka, Tatiana (dite **Татьяна** ou **Tata**) qui s'est occupée de montrer et faire visiter la Belgique et la Hollande à nos Géorgiens.

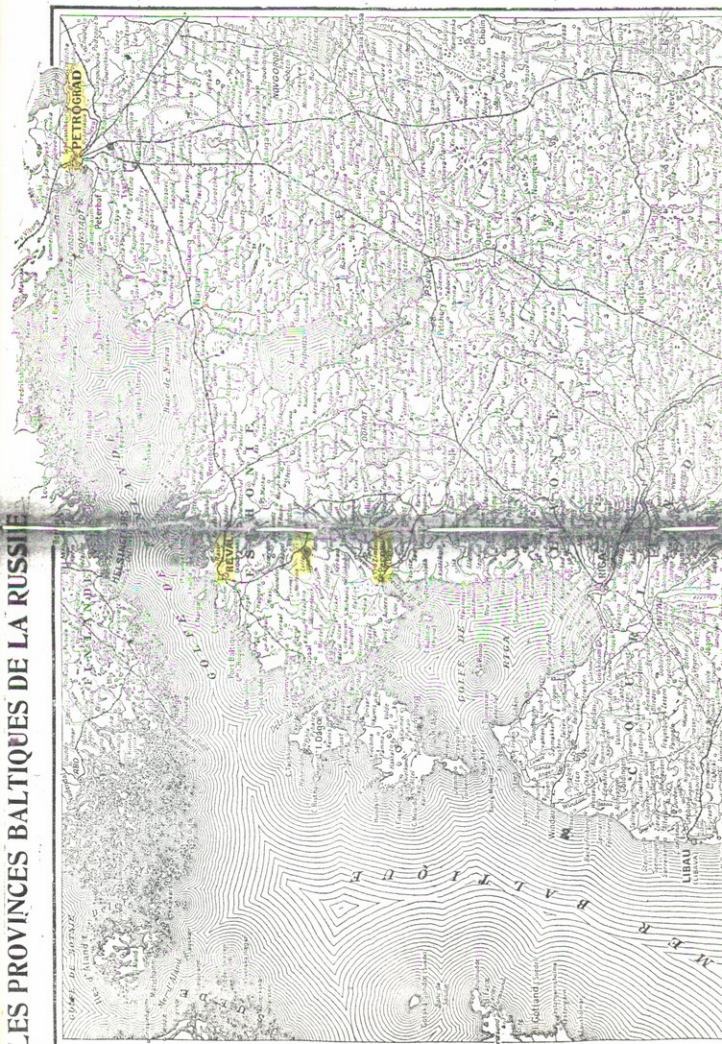


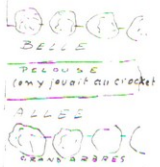
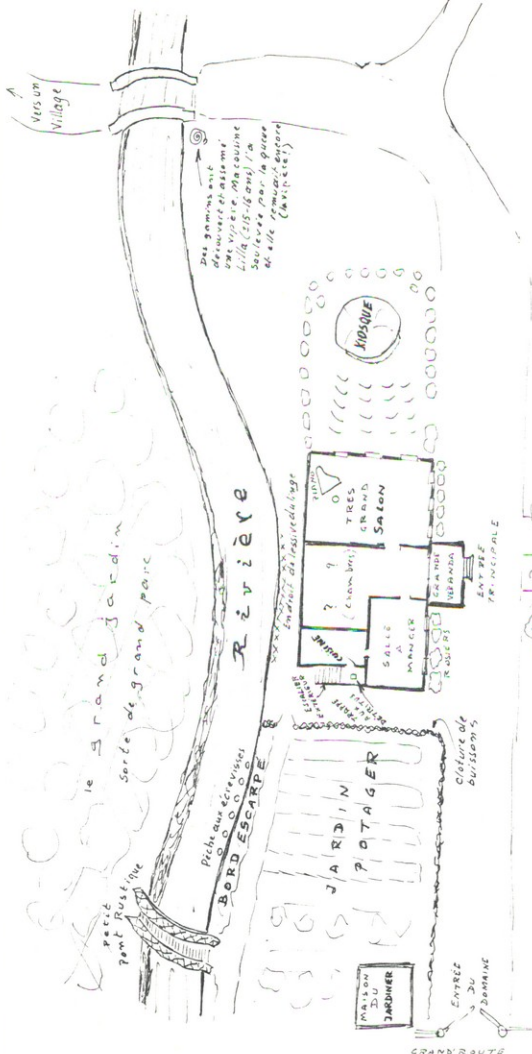
Тамара
дочь Мау и
Вахтанга

3 года

(1989)

LES PROVINCES BALTIQUES DE LA RUSSIE





Champs ou Vergers

K A I L E S S

Domaine von Brandt en

ESTHONIE

GRAND ROUTE

Mes propres souvenirs commencent à Kailless. Ci-contre un plan approximatif des lieux tels que je les ai connus.

Depuis la facade principale et le **парадный вход**, avec sa véranda, le terrain était en pente, descendant vers la rivière derriere la maison. En sortant de la cuisine, il y avait un escalier pour descendre au niveau du sol. Sous cet escalier, avec une trappe dans le plancher du palier, se trouvait la réserve aux détrituts. On ouvrait la trappe et on deversait les déchets de cuisine. De temps à autre le jardinier venait évacuer l'amoncellement des détrituts.

Un beau jour mes mere, tante **Влучка** et **Бабушка** étaient occupées dans la cuisine. Aléka et moi (âgés de 5 ans environ), nous jouions dans leurs pieds. La fameuse trappe était ouverte de même que la porte du palier. Aléka tombe sur le tas de détrituts. S'en apercevant et avec son caractere intempestif, ma tante se précipite et saute aussi par la trappe pour rejoindre sa fille. Il a fallu faire appel au jardinier pour liberer mere et fille par la porte, saines et sauves toutes les deux, mais décorées d'ép-luchures de toutes sortes.

Une autre fois les mêmes dames sont occupées à la cuisine. Tandis que les deux soeurs travaillaient, leur mere (ma grand' mere), assise sur une chaise était là à bavarder avec ses filles. Je devais avoir à peu pres quatre ans et me plantant devant grand'mere je lui dis : **Бабушка у Тебя рыку есть?** Mais oui, bien sûr me répondit-elle en me montrant ses mains. Je lui ai dit alors, parait-il : **Рыку есть, так падогай!**

Dans la grande salle de la maison, j'aimais bien les appuis des fenêtres: leurs tablettes étaient immenses, au moins 60 à 70 cm. de profondeur sur bien plus d'un mètre de large et facilement accessibles pour moi, car placées à faible hauteur du plancher. Je m'y installais pour y jouer avec mes boîtes (vides) à cigarettes et qui, pour moi, représentaient des trains. Et je n'ai jamais souffert de l'absence de jouets, car l'imagination enfantine transformait de vulgaires boîtes en carton ou en fer blanc, en superbes wagons.

Avant aussi souvent joué sur le parquet, sous le piano à queue qui s'y trouvait, j'ai gardé le souvenir de ses immenses pieds laqués noir, sur de petites roulettes en laiton. C'est peut-être de là aussi que j'ai gardé une préférence particulière pour la musique de piano. **Вера Любимая** en jouait très bien, tandis que Vera et Lila s'y exerçaient.

Devant la maison il y avait une belle allée avec pelouse et je vois encore ma soeur et mes cousines y jouant au croquet.

Du côté droit de la maison, caché dans les bosquets se trouvait un kiosque dans lequel on faisait parfois des représentations théatrales, jouées par les enfants. Devant le kiosque, les invités étaient installés sur des chaises pliantes.



TALLINN ou REVEL
Capitale de
l'Esthonie

La Cathédrale
Orthodoxe Russe

C'est de Revel qu'est
parti notre bateau
"Ariadna" pour nous
conduire à Stettin.
De là, voyage en
train jusqu'en
Belgique : 4e classe
jusqu'a Berlin, puis
en 3e jusqu'a
Bruxelles



Une des avenues de Pernov (ou Pernau en
Allemand ou Pärnu en Esthonien)

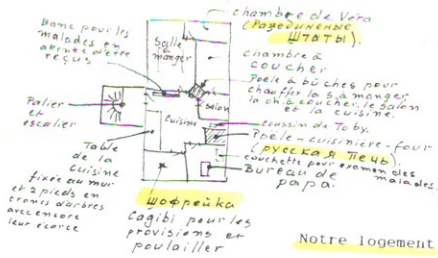
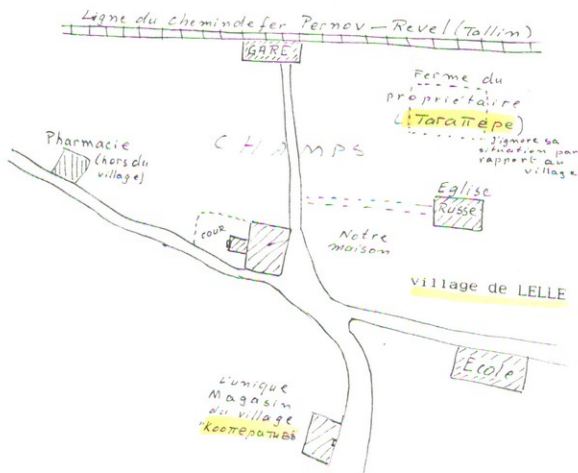
J'aimais me promener dans le jardin potager, surtout avec ma grand'mère, qui me paraissait immense avec sa longue et ample jupe dans laquelle j'adorais me précipiter, l'accueil grand'maternel me paraissant être l'expression même de la douceur. Le tout petit cornichon qu'elle m'a cueilli dans ce jardin avait un goût particulièrement savoureux, surtout qu'elle me disait que c'était un secret entre elle et moi et qu'il fallait n'en rien dire à tante **Влучка** ou au jardinier. En principe il était interdit de toucher aux légumes de ce jardin.

Dans la rivière il y avait beaucoup d'écrevisses. Je vois encore les anneaux en fer d'environ 30 cm. de diamètre, auxquels étaient accrochés des filets. Dans chaque filet on attachait un morceau de viande et du bord escarpé de la rivière on les descendait, au bout d'une corde jusque dans le fond de l'eau. Tous les quelques mètres un filet était ainsi descendu, certainement une bonne demi-douzaine. Revenant au premier on remontait le filet avec 3, 4... écrevisses en train de grignoter la viande. Il fallait les détacher et les mettre dans un seau d'eau recouvert d'orties. Ensuite je vois la grande table de la salle à manger et trônant au milieu, un immense plat avec une montagne d'écrevisses fumantes et bien rouges. Après avoir mangé ma portion, on m'envoyait au lit, tandis que le festin des "grands" continuait.

A un de ces "galas" d'écrevisses, mon père avait pour voisin de table un quelconque fonctionnaire esthonien en visite, très fier d'être invité **Ва Ёарский стол**. Ayant reçu des écrevisses sur son assiette, il s'évertuait à les attaquer avec fourchette et couteau. Alors mon père lui dit : vous savez, ici nous sommes entre nous, alors laissez votre couteau et mangeons démocratiquement avec les mains!

Un soir dans la salle à manger, ma mère veillait seule assez tard, occupée à des travaux de couture. Sur la table était resté un grand panier de pommes. Tout à coup maman aperçoit une souris dans un coin de la pièce. Elle avait peur des souris; elle lui lance une pomme, sans l'atteindre, puis une seconde, une troisième, bref tout le panier y est passé, mais la souris était toujours là! On imagine l'étonnement de tous les autres en découvrant le plancher recouvert de pommes le lendemain matin.

Un jour une charette chargée de foin revenait des champs par l'entrée principale du domaine avec Aleka installée sur la charette dans le foin. Sans doute le paysan était descendu pour ouvrir la grille d'entrée et pendant ce temps le cheval s'est emporté et partit au galop. Il a contourné le jardin potager et heureusement a denouveau tourné pour entrer dans le potager, mais la charette s'est coincée dans le portillon d'entrée. On imagine l'affolement de sa mère et de toute la maisonnée en entendant et voyant ce qui se passe avec la petite Aleka seule pleurant dans son foin. La grande frousse, à posteriori, était que le cheval affolé ne se précipite dans la rivière avec la charette (une telega) et son chargement.



LE VILLAGE DE LELLE

Ci-contre le plan approximatif de ce village. J'ignore de quel côté était le Nord, mais on peut supposer que la ligne du chemin de fer allant à peu près du Nord (Revel) au Sud (Pernov), mon plan est à peu près exact, pour autant que Lelle fût à l'Est de la voie ferrée.

Nous logions au premier étage, avec une sorte de loggia accolée à la maison et abritant l'escalier. La première pièce dès l'entrée était la cuisine, avec à droite une table sur laquelle maman préparait les repas, puis une porte d'un réduit qui servait de garde-manger et de poulailler. Chaque matin le coq, suivi de ses poules, sortait, traversait la cuisine, le palier, descendait l'escalier et menait son escorte dans la cour. Vers le soir il les ramenait à la maison et c'est leur caquetage sur le palier qui nous annonçait l'obligation de leur ouvrir les portes.

La porte suivante était celle du cabinet de papa qui y recevait ses malades. Le coin suivant était occupé par un énorme poêle (du type russe), sur et dans lequel maman cuisinait. Puis une porte donnait dans un petit salon et de là dans la chambre à coucher.

En face du cabinet de papa on avait accès dans la salle à manger et de là vers une dernière chambre, théoriquement dite de Vera, mais habitable seulement en été, car sans aucun moyen de chauffage. Un poêle mural dans un coin de la cuisine, chauffait en hiver en même temps la salle à manger, le salon et la chambre à coucher.

Avant entendu parler les parents des Etats Unis (Соединенные Штаты), j'ai appelé la lointaine chambre de Vera "разъединенные Штаты". C'est sur un banc dans la cuisine que les malades attendaient d'être reçus par mon père. Au rez-de-chaussée de l'immeuble il y avait un petit magasin de boissons géré par un couple d'esthoniens d'âge moyen, du nom de Hanko. Elle, Ida Hanko, était plutôt jolie de visage, assez corpulente, un peu dans le style Mae West, et moi à l'âge de 4, 5 ans j'en étais... amoureux!

Les jours de la foire annuelle (Ярмарка), j'étais confiné à la maison. Le spectacle par la fenêtre du salon était assez pittoresque : tous les paysans des alentours se rassemblaient et déambulaient entre les étals des marchands disposés dans la rue en face de la maison. Une scène que j'avais observée était celle d'un paysan ivre ayant dans une main un grand entonnoir en fer blanc tout neuf et dans l'autre une bouteille de vodka. A chaque passant qu'il abordait, inmanquablement il lui enfouait son entonnoir dans la bouche et y versait une rasade de vodka.

Lors des très rares passages d'une vieille Ford "T", surtout si je jouais dans la cour, je me précipitais au milieu de la route après que la voiture soit passée, pour renifler avec délices l'odeur d'échappement. Toutes les rues et chemins du village étaient de terre battue. En été beaucoup de poussière; après la pluie ou lors du dégel, c'était une boue profonde. S'il fallait sortir, nous

LES NOTABILITES DE LELLE



ИДА ХАНКО
(Soeur du
Pharmacien)

Je
crois
que c'est
le jeune frère
de HANCO, marin
et sa femme

LE PHARMACIEN
ET SA FEMME

MELTZ
LE DIRECTEUR
DE L'ECOLE

1926

Ils ont posé spécialement
pour envoyer cette photo-
souvenir à mes parents
à Bruxelles.



L'instituteur Jacobson, sa femme (russe)
et leur fille

1928



marchions en file indienne : papa devant en imprimant avec ses bottes de profondes empreintes dans lesquelles je posais mes pieds et maman fermait le cortège.

Les notabilités du village se réunissaient assez souvent surtout pour boire ensemble, leur seule distraction. Ainsi le directeur de l'école Meltz - un des rares intellectuels de l'endroit - téléphonait à papa : "Доктор, приходи, потку делать!" Il y avait aussi le pope Духомин, un Russe, avec lequel un jour, à l'occasion de je ne sais quelles festivités, maman a dansé! L'apothicaire, beau-frère de "ma" Ida Hanko, dont la pharmacie se trouvait un peu en dehors du village, était presque toujours ivre. Pour l'empêcher de trop boire, sa femme gardait sous clé la réserve d'alcool de la pharmacie. Il paraît que le matin, réveillé trop tard après une saoulerie de la veille et sa femme ayant déjà éteint le feu de la cuisine, il se rasait au café encore chaud.

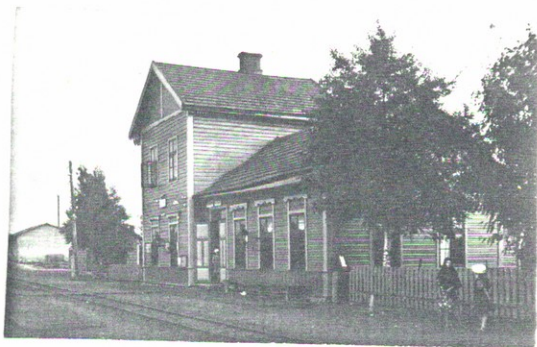
L'instituteur Jacobson, un esthonien marié à une Russe, et enfin le chef de gare Бархов, aussi un Esthonien, voilà quasi toutes les relations de mes parents. Un jour nous avons vu ce chef de gare en bras de chemise en train de battre matelas et couvertures dans le pré voisin de la gare. Apercevant mon père il lui crie, avec son fort accent : "Воюю с клопами и блохами, но я победитель!"

Le propriétaire de la maison était un riche fermier Тагандр. Le jour de la mort de sa vieille mère, mes parents ont dû aller à sa ferme pour les funérailles. Chez les paysans esthoniens lors du décès de l'ailleul(e), il y a toujours des festivités pouvant durer trois jours, avec tous les parents et amis. Leur problème est, chaque fois, de préparer une quantité suffisante de bière, de vodka et de victuailles pour satisfaire tous les invités. Peu après le départ des parents, un garçon de ferme est venu nous chercher, Vera et moi, car il fallait que nous participions aux festivités. Ainsi j'ai vu les danses, la musique et les chants à l'occasion d'un enterrement!

A ce propos, papa s'est tôt fait une réputation d'un formidable médecin. Un jour d'hiver on vient le chercher d'un lointain village; il y va à cheval que son guide avait amené pour y découvrir un vieux fermier quasi mourant. Il l'examine, donne ses instructions et les fils du fermier veulent absolument savoir combien il reste à vivre au vieux. Père leur dit : ou trois jours, ou un an! (comme il aurait pu dire 2 ou 3 semaines). Il leur fallait l'information pour organiser les festivités en cas de mort. Presque jour pour jour un an plus tard on revient chercher mon père qui à son arrivée sur place se rend compte qu'il est trop tard et qu'il s'agit d'un moribond, qui mourut le lendemain. Mais la réputation de papa était faite : Ça c'est un médecin! Il prédit très juste!

Une ou deux fois par an, le directeur de l'école se procurait une bobine de film et c'était la grande fête à Lelle : séance de cinéma (muet et sans aucun accompagnement musical) dans la salle de l'école.

Nous avions un chien Tobi, un basset noir. C'était "mon" chien. Un jour il s'allé se fourrer parmi les poules qui picorait dans la cour. Est-ce que l'une d'elles était en train de couvrir ses œufs, je ne sais, mais nous avons été alertés par les hurlements



LA GARE DE LELLE (1926)



LELLE : l'unique
magasin du village
"КoopТepaтив"

Au fond : notre maison.
La sorte de tour est la
cage de l'escalier



du malheureux Tobi, courant à toute vitesse à travers champs et une poule perchée sur son dos en lui donnant des coups de bec sur le crâne. Après cela il ne s'approchait plus jamais des poules!

Mon grand plaisir, en été, était de courir en rond dans la cour, soulevant des nuages de poussière avec les pieds, les bras imitant le mouvement des bielles de locomotive et tenant en main une boîte ou plutôt un flacon de fer blanc (genre de ceux d'ici contenant du Samva, produit pour recurer les poêles), flacon que je remplissais de poussière et en courant j'avais la parfaite illusion du panache blanc des locomotives à vapeur.

Les très rares fois que j'ai pu apercevoir un avion haut dans le ciel, je ne comprenais pas comment il pouvait se tenir dans l'air et je croyais qu'il était porté par un très long fil de fer reposant et traînant sur le sol.

Avec le recul du temps, je comprends très bien que maman avait hâte de quitter l'Esthonie. Elle craignait que papa un jour ne se mette à boire avec la vie triste qu'il devait mener là-bas. Pourtant elle savait qu'elle quitterait sa soeur (avec sa famille), peut être pour toujours sa mère, qui vivait avec ma tante **Эличка** et aussi **Дюдуся**, la soeur de ma grand'mère. Effectivement elle ne les a plus jamais revues, sauf sa soeur, quand elle est allée de Bruxelles vers 1930, après le décès de grand'mère.

Les quelques meubles que les parents avaient réussi à s'acheter pour garnir notre logement, ont été vendus aux enchères faites sur place, en 1925, à la veille de notre départ pour la Belgique.

De Lelle nous sommes allés à Revel. Papa y a vendu -au poids- trois de ses plus belles décorations. Il a vu avec pincement au coeur, le joaillier passer au marteau l'émail, peser la partie or de ces bijoux. Hélas, cet argent était indispensable pour nous permettre de démarrer notre nouvelle vie d'émigrés. De Revel, le bateau Ariadna nous a conduits en une nuit à Stettin. De là train, en quatrième classe -anciens wagons à bestiaux avec une banquette faisant le tour intérieur du wagon; jusqu'à Berlin, que j'ai vaguement vu la nuit en le traversant d'une gare à l'autre. De là train plus normal en troisième classe, jusqu'à Aachen, via Koln et frontière belge à Herbestal : long arrêt, contrôle douanier et enfin le 25 Octobre 1925 nous sommes trouvés sur la place Rogier devant la gare du Nord, chacun avec une valise et papa avec 1000 Francs en poche.

Nous avons logé dans un minable hôtel (aujourd'hui disparu) dans la rue des Croisades, pendant une semaine avant de trouver un appartement meublé rue Vander Borcht à Jette, pas loin de la Basilique.

BRUXELLES Octobre 1925

Papa a 49 ans, avec charge de famille (quatre bouches à nourrir, une connaissance du français réelle, mais limitée (souvenirs des cours du collège et efforts des derniers mois pour réactualiser ses connaissances), diplômé en médecine générale en Russie (avec une certaine spécialisation en dermatologie, atteint lui-même de psoriasis, heureusement pas trop virulent) obligé de repartir vraiment à zero et pourtant je ne l'ai jamais vu ni triste, ni abattu, ni désespéré. Il avait en lui une fantastique dose de courage et d'optimisme.

Il ne pouvait pas pratiquer en Belgique, les médecins russes n'étant pas reconnus ici. Il s'est toujours refusé à la solution de certains de ses collègues qui ont pratiqué ici, sous le nom et la signature d'un médecin belge, estimant que si jamais par malheur un patient devait succomber par sa faute, c'est le collègue belge qui en porterait la responsabilité. Il s'est refusé aussi à tenter l'obtention d'un permis belge, car il aurait dû non seulement repasser tous les examens de fin d'université de médecine, mais aussi les examens du cycle secondaire!, selon la législation en vigueur en 1925/26.

La réserve de 1000 F ne donnait pas l'espoir de survivre bien longtemps sans trouver un gagne pain. Il faut bien noter qu'en ces temps là il n'y avait ni allocations de chômage, ni lois sociales, ni une quelconque fondation Tolstoï desquelles on aurait pu espérer une aide.

Les parents se sont donc rendus à l'adresse de ce Mr. Landmann. Dans le tram ils aperçoivent un prêtre russe qui était **отец Владимиръ объ пріята Кузминой Карабаевой**. Ils lui demandent s'il y a une église russe à Bruxelles. Oui leur dit-il, elle se trouve **въ де Шабалье**. C'était la seule église russe de Bruxelles, dépendant anciennement de l'ambassade tsariste, y officiait le prêtre **ИЗВОЛЬСКІЙ**.

Après prise de contact avec Landmann et l'église russe, mon père a fait connaissance du comité de la croix rouge russe qui s'était formé à Bruxelles peu de temps avant notre arrivée et il lui a été proposé d'ausculter les émigrés russes malades qui venaient en consultation, moyennant une très modeste rétribution. Tous les émigrés étaient pauvres et le comité de cette Croix Rouge ne disposait que de très peu de moyens.

Papa a ainsi pu gagner un tout petit peu d'argent, tandis que maman ayant fait connaissances de **Вера Васильевна Туманова** (la mère de «Toutou») s'est mise aux travaux de broderies. En effet cette V. V. Toumanoff, à Bruxelles depuis déjà à peu près trois ans, avait réussi à obtenir des commandes de «Dujardin» (magasin chic de l'avenue Louise, vêtements pour enfants) pour des broderies alors à la mode sur vêtements d'enfants. A son tour elle distribuait ces travaux dans la colonie russe de Bruxelles.

Après avoir aménagé dans un meublé près de la Basilique, Vera a été inscrite pour un cours de trois mois à l'école Meysman (près de Ste Gudule) pour y suivre un cours de dactylographie et de sténographie.



quant à moi, j'ai été place - pendant 15 jours - dans un jardin d'enfants du côté de la place des Gueux, chaque jour de 8 à 16 heures. A midi on me conduisait dans un réfectoire où je recevais un bol de café noir (surtout chicorée, plutôt que café!) et mangeais ma tartine. Ce jardin d'enfants était dans un pensionnat pour jeunes filles et tenu par des nonnes. On entraînait dans le réfectoire directement de la cour en descendant quelques marches. La toute première fois je crus qu'on voulait m'enfermer dans une cave et refusai de descendre en m'agrippant à la rampe. Il a fallu l'intervention de la soeur surveillante, aidée par une demi douzaine de filles pour m'arracher de la rampe et me faire entrer dans le réfectoire pauvrement éclairé. A ce moment là je ne comprenais pas un mot de français!

Un peu plus tard, installés à Jette au 63 rue Dupré (l'ancien appartement de **Браніўска**), je fus inscrit au collège St Pierre de Jette. J'y fis toutes mes études primaires et secondaires. Malgré les difficultés financières, mon père a scrupuleusement payé tous les frais de mes études.

Véra maintenant diplômée sténo-dactylo, s'est mise courageusement à la recherche d'un travail. Répondant à une annonce, elle est allée se présenter - avec maman. Véra n'avait encore que 17 ans - au bureau d'un atelier de constructions et réparations électriques, situé derrière le théâtre flamand à Bruxelles. Le patron était un certain Mr. Jockmans, en même temps professeur et président de la faculté de polytechnique à l'Université de Bruxelles. Le chef du personnel était une dame d'un certain âge qui immédiatement s'est prise de sympathie pour maman et pour Véra. Elle a donc pris ma soeur sous son aile protectrice et l'a initiée au travaux d'un bureau.

Le traitement a été fixé à 100 fr par mois, payable chaque quinzaine. Cette madame Veldman était une anglophile, ayant passé la guerre de 14/18 en Angleterre. Elle a décidé que notre nom était vraiment trop long et compliqué et Véra porterait le titre de "miss". Ainsi des ouvriers en s'adressant à ma soeur lui disaient "Mademoiselle Miss"! La **Мадамэзаляноўка** comme nous appellions entre nous cette dame, avait un mari magasinier dans une entreprise près de la place Saintelette. C'étaient de très très braves gens et qui nous ont beaucoup aidés.

Durant les premiers mois de notre séjour, je me souviens que chaque soir chacun devait vider ses poches ou son sac. Papa comptait l'argent dont nous disposions, remettait à chacun l'indispensable pour les trams du lendemain (un trajet coûtait 30 centimes!) et, avec le reste, les parents décidaient de l'achat d'un pain et d'un ou deux harengs!

Ce n'est que lorsque papa a été présenté par un très brave médecin belge, (ancien prisonnier de guerre en Allemagne) à la société Sanders et accepté comme délégué médical, que nous avons pu respirer, père ayant enfin un revenu mensuel raisonnable et assuré. Son travail consistait à visiter les médecins de province pour leur présenter les nouveaux médicaments distribués par Sanders. En plus de son traitement, papa recevait le montant d'un abonnement de chemin de fer. Ce montant était calculé pour les voyages 2e classe, mais père s'achetait celui de 3e (moins cher). En ces temps là la troisième classe comportait toujours des banquettes dures en bois. Maman a donc confectionné un petit coussin



que papa chaque matin emportait avec lui dans sa serviette et pouvait ainsi vavager un peu plus confortablement, assis sur son coussin. Avant voyage à travers toute la Belgique, de temps à autre, toute la famille faisait aussi un voyage d'un dimanche pour faire connaissance des principales villes du pays : Spa, Liège, Ostende, Bruges, Anvers, etc. Chaque soir père devait rédiger ses rapports de visites de la journée et les poster le soir même à sa firme. Le samedi, il le passait au bureau pour la réunion hebdomadaire des délégués médicaux de Sanders.

Véra au début travaillait tous les jours de 8 à 18 heures, samedi inclus. Les vacances payées n'étaient que de 6 jours par an. Deux ou trois années plus tard, grande innovation, on a introduit la "semaine anglaise" : le samedi après midi on était libre, car le travail s'arrêtait à 13 heures (au lieu de 12 heures les autres jours). Ce n'est que bien des années plus tard qu'on est arrivé au congé payé annuel de 15 jours.

Moi, à l'école j'ai dû faire des progrès assez rapides en français. En sixième primaire je pense avoir été l'aîné de la classe : j'avais 7 ans accomplis, les autres ayant à peine six ans ou un peu moins. Pourtant après les primaires et six années d'humanités modernes (je n'ai pas voulu bûcher le latin, ni le grec ancien), j'ai terminé le collège à 18 ans, heureusement sans jamais doubler. Un petit souvenir de mes débuts au collège : à une récréation je fais une chute et m'écorche le genou. On m'envoie chez la cuisinière (elle préparait les repas des curés-professeurs qui logeaient à l'institut) qui assurait l'intervention sanitaire pour les petits bobos des gosses. Elle me badigeonne le genou de teinture d'iode et me demande "est-ce que cela pique?". Très fier j'ai répondu : "je ne comprends pas le flamand!", m'imaginant que les mots que je ne connaissais pas encore en français, devaient être du flamand.

Nous ne sommes pas restés bien longtemps (plus ou moins un an?) au 63 de la rue Dupré chez ces anciens coloniaux Mr et Mme Bevel. Vraiment ce logement manquait de confort : les deux mansardes sans chauffage, sans eau et probablement une lampe à pétrole ou des bougies pour tout éclairage, je ne me souviens plus. Au sous-sol la cuisine-salle à manger comportait une cuisinière à charbon et un éclairage au gaz. Combien de fois il fallait renouveler le manchon (en asbeste, très fragile) qui se fixait sur le brûleur et donnait une vive lumière en devenant incandescent! Entre les mansardes et le sous-sol, le rez de chaussée un peu surélevé et le premier logeaient les propriétaires.

Un beau jour au n°1 de notre rue, au dessus d'un café, s'est libéré un appartement non meublé et nous y avons déménagé. Papa avait acheté chez Mr. Volodine (le père de la fameuse Chourik et de Léna, la mère d'Irina = "I.B.M.") six chaises pour 26 R, chaises que j'ai toujours dans ma salle à manger, et que Volodine avait lui-même achetées quelques années plus tôt dans une salle de ventes. Papa avait aussi acheté un minimum de meubles dans des salles de vente. Pour le reste, il a transformé en "armoires" des caisses à oranges jetées par les épiciers et légumiers. Je crois que c'est de cette époque que datent mes débuts de bricolage. Véra assure qu'à Lelle (Estonie), vers mes 4 ans, j'avais reçu une planche, des clous et marteau. Il paraît que j'avais très uniformément garni toute la planche de clous et sans trop me taper

sur les doigts!

Au début nous étions très heureux de vivre dans un logement où toutes les pièces étaient voisines et au même niveau, avec un évier, de l'eau, du gaz pour un réchaud et l'éclairage électrique. Bien sûr l'entrée se faisait en passant par le café et les toilettes étaient dans la cour. Il y avait aussi parfois des soirées bruyantes si un ou des clients s'ennivraient. Le pire a été lorsqu'à je ne sais quelle occasion, un orchestre venait le soir distraire le public.

Les jeudis après-midi (congé d'école) j'allais à l'école russe. Celle-ci avait lieu dans un local de l'avenue de la Couronne, près de la place Blyckarts. Vers 13 heures, au coin de la rue Dupré j'attendais l'arrivée de Nadia et Marfa Apraxine qui sortaient d'un pensionnat (Sacré Coeur) se trouvant entre notre maison et l'hôpital Brugman. Ensemble nous allions à la place communale de Jette (en face de la rue Dupré, mais au-delà des rails du chemin de fer) pour prendre le tram n°11, qui nous menait à la place du Trône et de là à pieds jusqu'à l'école russe.

Dans ces temps anciens, les trams qui passaient devant le palais royal, roulaient sans fil aérien d'alimentation. A la porte de Schaerbeek le receveur allait abaisser la "fêche", tandis que le wattman tournait un lourd volant en fonte qui faisait descendre une prise de courant qui pénétrait dans la fente du rail creux. Le courant électrique venait d'une alimentation cachée dans le rail sous le niveau du sol. A la place du Trône, opération inverse : remontée de la prise de courant souterraine et remplacement de la roulette de la fleche sous le fil aérien. Ainsi sur tout le trajet il n'y avait ni fil ni poteaux disgracieux devant le palais royal et la rue Royale. Mon grand plaisir était de me placer à côté du wattman et de poser mes mains sur le volant, calé sur un axe fixe de repos, mais que je m'imaginai de tourner à chaque tournant du tram et que c'est soi-disant moi qui le conduisais.

On a tenu ce qu'on a pu au-dessus de notre café et enfin eut lieu le déménagement au 263, boulevard de Smet de Naeyer (Jette), au 2^e étage, toujours sans salle de bain -celles-ci étaient très rares dans les logements bruxellois à cette époque - mais tout de plein-pied et chambres enfin séparées pour les parents, pour Vera et pour moi. Les propriétaires, un gros Hollandais, Van Gucht et sa femme belge, avec un fils Georges dit Jojo, un peu plus jeune que moi et qui fut souvent un compagnon de jeux. Au sous-sol se trouvait un dépôt d'outillages suédois dont notre propriétaire était importateur.

Début 1926, les parents dans le tram entendent parler russe par des arméniens, font connaissance et apprennent la prochaine arrivée de Sonia de Tiflis. C'était la famille Miloff : père, mère, 2 filles et 2 fils. Le vieux père Miloff tenait à Tiflis un magasin de tissus. Toute la dot maternelle avait été achetée chez lui. La famille logeait dans la rue Léon Théodore, pas loin de l'entrée principale de mon collège. Après la mort du père Miloff, le reste de la famille est venue habiter dans notre immeuble, juste au-dessous de nous, au premier étage, 814 de Smet de Naeyer.

Entretemps la fille aînée Sonia était bien arrivée et sur les instances de son père a fait des études d'ingénieur commercial

à Anvers. La cadette, Nina (Noussia) était mariée à Michel Aslanoff. Les deux fils Nazar (ou Nazik) et son frère Serge étaient célibataires.

Sonia Miloff qui officiellement n'a jamais été mariée, a un beau jour donné naissance à un fils Gabriel (Gabik), (père: un étudiant juif); elle a demandé à ma mère d'être la marraine du petit lorsqu'il a été baptisé. Très tôt ce bébé a attrapé la croûte de lait, un terrible exzéma qui lui a couvert tout le corps. Papa qui connaissait ce type de maladie, n'en avait jamais vu d'aussi virulente en Russie. Le pauvre Gabik a longtemps séjourné à l'hôpital Brugmann, souvent bras et jambes attachés au lit pour l'empêcher de se gratter. Comme prédit par ses médecins, il a guéri vers l'âge de 7 ans, mais en remplacement il a eu l'asthme jusqu'à la fin de sa vie.

Michel Aslanoff était un Arménien de Rostov, très sympathique et en même temps gentiment menteur. Il inventait les histoires les plus invraisemblables, les racontait avec le plus grand sérieux et très drôlement. Etant ancien combattant, il n'avait pas de métier et a fait de tout pour gagner sa vie. Pendant quelque temps il a travaillé dans une usine à papier et nous a un jour fait livrer tout un stock de rouleaux de papier de toilette. Il a aussi prétendu qu'ayant fait la suggestion à la direction de l'usine de faire de la publicité sur chaque feuillet de ces rouleaux sous forme de décalcomanies, il a été remercié. Par la suite pendant de nombreuses années il a travaillé toutes les nuits comme barman au Slave, boîte de nuit rue Blanche, tenue par un certain Aksakoff. Les dernières années de sa vie il a monté une petite affaire de fabrication de vodka "Aslanovka", affaire que sa femme Noussia a encore continuée un certain temps, affaire qui aurait été reprise par un industriel gantois, mais ^{car} je n'ai jamais rencontré d'Aslanovka dans aucun magasin de ce type d'articles.

Un des étés entre 1925 et 1929 ou 30, Sonia Miloff a loué une maison, la villa des Aubépines, à Middeikerke et y a ouvert une pension. Sa mère, sa soeur et ma mère y ont travaillé à la cuisine surtout. Grâce à cela j'ai pu passer mes vacances d'été à la mer. C'est le plus jeune frère, Serge Miloff qui m'a appris à rouler à vélo. J'ai aussi un peu (et même très peu) travaillé à la pension en servant les hôtes à table et aussi comme coursier, ce qui me procurait parfois un petit pourboire, pour une glace ou une heure de location de vélo.

Ce premier séjour (conscient) à la mer me rappelle ce que je ne sais que par ce qu'en ont dit les miens : encore tout petit bébé, commençant à peine à parler, je me trouvais dans les bras maternels sur la plage de Pernov en Esthonie. Voyant pour la première fois l'immensité de la mer, je l'aurais pointée du doigt en disant : Oh, oh, pipi !!!

Lorsque les dames Miloff avec maman et des tas de colis (casseroles et autres ustensiles pour la pension) ont pris un taxi qui devait être un vieux tacot, entre notre domicile de Jette et la gare du Nord, le plancher s'est effondré. Papa assurait que les dames ont dû courrir avant que le chauffeur se soit aperçu de l'accident.



En 1936, après ma sortie du collège et sur les instances du professeur Jochmans, le patron de Vera, insistant pour que je me présente à l'U.L.B., j'ai dû consacrer deux mois de vacances à des leçons de géométrie descriptive et d'autres branches non prévues dans le programme de mon collège - j'aurais dû faire une année de scientifique à St Louis - j'ai tenté les examens d'entrée à l'Université et ai été royalement refusé. Heureusement, car une année de scientifique, plus 5 années de polytechnique, c'eût été deux ans de plus qu'avec l'ECAM (Ecole Centrale des Arts et Métiers, école spéciale d'Ingénieurs Techniciens). Je me suis donc présenté à l'ECAM, reçu par l'abbé-directeur (Mr. Van Hemelen) lequel en me regardant dit : Vous êtes réfugié russe, alors nous mettons une croix sur le minerval!

En 1940, quittant l'ECAM avec mon diplôme, je pouvais dire fièrement que j'avais terminé troisième. En réalité sur les près de 35 étudiants de la première année, en quatrième et dernière année nous n'étions plus que 4, plus 2 doubleurs rattrapés entre-temps. Alors, moins fier, je devais avouer que j'étais avant dernier! Ce n'était guère brillant avec seulement 65% des points, mais enfin sans avoir doublé, mais bien sûr avec des examens de passage aux mois de septembre chaque année.

Ma dernière année d'ECAM a été écourtée : au lieu de fin juin, c'est le 10 Mai 1940 que les Allemands ont occupé la Belgique et toutes les activités normales ont été perturbées. Pratiquement c'est tout le dernier trimestre qui a sauté et ce n'est que trois mois plus tard - pour les six derniers étudiants - que l'on nous a condensé en quinze jours les cours qui restaient et organisé nos examens de sortie. Quelques années plus tard, lorsque déjà marié, je suis revenu de l'Iran et avais un emploi, j'ai remboursé ma dette écamienne en leur payant mes 4 années de minerval.

Le 10 Mai 1940, nous habitons au 5, rue Van Elewycq à Ixelles. Vera dormait sur son cosy-corner du living (au premier étage), les parents dans leur chambre du second et à côté ma tante Sacha (sœur aînée de papa), et moi dans une des deux mansardes sous le toit. Vers six heures du matin nous sommes réveillés par le tir des canons de D.C.A. Effectivement, un avion, haut dans le ciel, survolait Bruxelles. Par la radio nous apprenons que la Belgique vient d'être attaquée. Vera et moi étions dans la chambre des parents parlant de l'événement et regardant par la fenêtre les petits nuages des éclatements d'obus, l'avion continuant à ronronner. Papa et maman restaient encore couchés, quand tout à coup la porte s'ouvre et entre tante Sacha, elle était assez sourde, qui demande affolée qu'est ce qui se passe. Papa TRES calme lui dit : c'est la guerre! Comment, s'écriait ma tante, vous le saviez et ne m'avez pas prévenue!!!!

Bien sûr on savait la guerre possible et imminente, mais on espérait quand même que ce pays ne serait pas touché. Des planeurs bourrés de soldats allemands avaient atterri en silence derrière les lignes belges et commencèrent à occuper le pays, malgré une résistance honnête, mais insuffisante de l'armée belge.

Les gens commencèrent à fuir vers le Sud, tandis que forces françaises et anglaises se mettaient en route vers la Belgique. Le bureau de Vera (agence bruxelloise d'un boursier de New-York) fut immédiatement fermé. La société Sanders de papa cessa toute activité. Du coup papa et Vera étaient sans gagne-pain pour notre famille



de cinq personnes. Un conseil de famille fut réuni; on évoqua les atrocités allemandes pendant la guerre de 14-18 et il fut décidé que je devais partir à destination de Paris où il y avait les Dadiani, si non plus loin encore : à Casablanca, chez un cousin de maman Nika Apraxine. Je fus nanti de 400Fr, père n'en laissant que 200 pour lui et la famille, d'une valise avec du linge, un costume et je partis à bicyclette vers la frontière française.

Dans la cohue de réfugiés qui encombraient les routes, rencontrant parfois quelques troupes françaises, j'arrivai à Menin. A la frontière le gendarme français me refusa le passage puisque j'étais réfugié russe. Cela parce que la guerre s'est déclenchée à cause de l'invasion de la Pologne. Si Polonais, on m'aurait laissé passer! J'ai longé cette frontière, refoulé partout, sauf une fois un officier français me proposant de m'inscrire à la Légion Etrangère, ce que je refusai, désireux de me battre pour la Belgique et non pour la France. D'ailleurs, encore à Bruxelles, comme d'autres Russes, je m'étais proposé aux autorités belges pour servir dans l'armée. La réponse : on a déjà assez de pagaille chez nous, alors ne vous en mêlez pas!

J'échouai finalement à la Panne, après avoir dormi (très mal) une nuit dans une église sur des chaises, en compagnie d'un certain Nicolas Kazakoff que j'avais rencontré peu après Menin : il conduisait un vélo chargé de ses deux valises, lui-même marchant à pieds depuis Bruxelles, car ne sachant pas rouler à vélo.

A la Panne, beaucoup de monde, des troupes anglaises et françaises, les Anglais s'évertuant à noyer leur matériel et leurs camions sur la plage en essayant d'en faire un semblant d'embarcadère et permettre à leurs bateaux visibles au large de les embarquer et rentrer chez eux.

Kazakoff et moi avons repéré une villa en face du casino dont nous séparait une assez vaste place, set de tennis, ayant en sous-sol des vestiaires aménagés en hôpital. Sur le court était étalé un énorme drap blanc avec une grande croix rouge. Dans la villa nous avons choisi une belle chambre à coucher : grand lit avec un superbe matelas. D'autres personnes sont venues s'abriter dans cette villa, dont une Hindoue avec son mari hollandais, leur garçon d'une quinzaine d'années et une fillette. Bavardant avec un sergent anglais qui avait en charge une batterie anti-aérienne située à proximité, celui-ci en fin d'après-midi vint inspecter la villa et nous déconseilla vivement de dormir dans le lit et préconisa de nous rassembler tous au sous-sol, de nous couvrir de matelas et de couvertures.

Avec l'obscurité commença un bombardement par l'artillerie allemande. Un des premiers obus explosa et fit un grand trou au beau milieu de la croix rouge. De temps en temps une accalmie et on entendait ronronner un avion qui venait inspecter et régler le tir des canoniers ennemis, tandis que se déchaînait, sans résultat, la batterie anti-aérienne anglaise.

J'étais assis sur une des dernières marches de l'escalier du sous-sol, une couverture sur le dos, mon Kazakoff dormait sur le plancher sous une table et l'Hindoue accroupie par terre me caressait le genoux. A la fin je m'assoupis malgré le bruit de la canonnade et me réveillai à l'aube par le chant d'un bataillon de soldats allemands défilant devant la maison. Des arbres du



jardin de la villa étaient décapités, des vitres brisées et dans la belle chambre à coucher le lit était percé de 15 à 20 trous d'éclats d'obus. Assez longtemps j'avais gardé un de ces éclats comme souvenir.

Il ne restait plus qu'à rentrer à Bruxelles. Ce voyage se fit par des camions qui ramenèrent bien de Bruxellois chez eux. Sur les routes la circulation était réglée par des policiers militaires allemands, la plupart parlant un français impeccable. Vers 17 ou 18 heures couvre feu et pas question de rester sur les routes, il fallait s'abriter n'importe où. Nous trouvâmes une porcherie vide et on s'y précipite. Lorsque presque tout le monde fut allongé tout habillés sur un peu de paille, alignés comme des sardines dans une boîte, il restait encore 2 ou 3 personnes, dont moi, ne trouvant pas de place pour s'allonger ni même pour s'asseoir. Je ne sais qui cria en commandant à chacun déjà couché de se tourner sur le côté. C'est ainsi que je dormis serré entre l'Indoue et son mari! Heureusement je portais au doigt la bague de mariage de maman qu'elle m'avait glissée au moment du départ : un peu d'or en cas de besoin absolu. L'Indoue avait cru que j'étais marié et je ne l'en dissuadai pas! Quelques semaines plus tard cette famille indohollandaise de Vilvorde vint en visite chez nous (sans le mari hollandais), mais ^{avec} un chien nommé "RAF". Je ne les ai plus jamais revus.

A mon retour, maman m'aperçut la première : tous les jours elle les passait assise près de la fenêtre regardant vers la chaussée d'Ixelles, comme si elle savait que c'est bien de ce côté là que j'allais arriver.

Après ma promenade d'une bonne semaine jusqu'à la Panne et retour, avec vision au loin de Dunkerque bombardée et brûlant, me voilà de nouveau en famille. Couvre-feu, rationnement, patrouilles allemandes des la tombée de la nuit veillant strictement à ce qu'aucune lumière ne filtre par les fenêtres, l'occultation devant être totale. Les journées étaient courtes, l'heure de Berlin nous étant imposée : en hiver à 15 heures c'était l'obscurité.

A. Toumanoff était vendeur de voitures Impéria (assemblées à Nessonveaux, entre Liège et Verviers, avec moteurs Adler) dans un garage de l'avenue Bucpetiaux, près de la prison de St-Gilles. Lui aussi s'était retrouvé sans travail, la patronne du garage ayant fui dans le Midi de la France avec la caisse et sans rien payer à ses 50 ouvriers et employés. Le garage étant vaste, fut réquisitionné par les Allemands et n'ayant personne d'autre, A.T. fut bombardé directeur. Il est arrivé en vitesse chez nous implorant Vera de venir l'aider car il ne connaissait pas l'allemand. C'est dans ce garage que je fus engagé comme aide électricien pour réparer les voitures de l'occupant. J'y ai vu passer les petits (mais trapus et trop solides) camions Bedford anglais, récupérés sur les plages. On les sciait en deux, on les allongeait avec de fortes poutrelles pour en faire d'énormes camions. J'avais charge, entre autres de l'entretien de la dynamo qui produisait le courant électrique continu nécessaire pour recharger les batteries des voitures. De même chaque soir je devais veiller à l'extinction de l'éclairage extérieur de la pompe à essence se trouvant sur le trottoir près de l'entrée. Un matin en arrivant je vois le luminaire de la pompe brisé. La veille j'avais oublié de l'éteindre et une patrouille avait tiré dessus.

Pendant quelques semaines j'ai eu au garage un collègue-ouvrier, un certain Vania Baloueff! Le travail était de 12 heures par jour

avec arrêt d'une demi heure à midi. Grâce à mon vélo je rentrai en vitesse à la maison, manger rapidement avec maman et reparer aussitôt.

Par bonté d'âme Toumanoff avait engagé beaucoup de personnel il y eut jusqu'à 150 ouvriers (ou prétendus tels) et parmi les employés il y avait entre autres Michel Drachousoff et une certaine ...Chourik (encore Volodine a cette époque).

Lorsque les cours reprirent à l'ECAM, ayant obtenu mon diplôme je ne restai pas longtemps au garage. Un de mes professeurs m'avait envoyé une carte me suggérant de me présenter au 222 rue Royale, chez Wanson. Pour la petite histoire, un peu avant la guerre, une certaine Nathalie Marcoff avait travaillé à la même adresse, mais chez Gillette (lames de rasoirs), un étage au-dessous de Wanson. De même cette personne avait habité rue Van Elewyck, en face, mais à l'autre bout de la rue. Et bien avant cela, elle aussi était née à St-Petersbourg. Malgré tout cela nous ne nous étions pas encore rencontrés!

Dès l'entrée des Alliés à Bruxelles a commencé la chasse aux collaborateurs, leur emprisonnement et, plus tard, les jugements. Beaucoup de vengeances personnelles et de rapines. Au coin de la rue Van Elewyck et de la chaussée d'Ixelles, juste en face de nous il y avait un tailleur avec magasin au rez-de-chaussée. Il logeait avec sa femme au troisième étage. Bien sûr pendant l'occupation j'ai vu bien des fois des militaires allemands entrer dans son magasin et en sortir avec un paquet sous le bras. A ce titre tous les commerçants étaient forcément des collaborateurs. Le soir même de la libération une foule vociférante a brisé les vitrines du tailleur et a vidé son magasin en jetant tout (?) sur la chaussée. Certains par les fenêtres du 3e ont jeté tout le mobilier et on y a mis le feu - j'ai dû ouvrir les fenêtres chez nous pour éviter l'éclatement des vitres par les flammes du brasier. J'ai dit que l'on a tout jeté, mais j'ai bien vu que des quantités de rouleaux de tissus et certains objets n'ont pas brûlés; ils ont été subrepticement dérobés et emportés. Police et pompiers sont arrivés, mais sont restés passifs à regarder le feu sans intervenir. Selon des rumeurs, ce tailleur et sa femme ont fui et se sont abrités quelque part à Molenbeek, un quartier où ils n'étaient pas connus.

Ont dû agir exactement de même les Pouchkine (pardon de Pouchkine!). Lui, il était le petit fils du poète; autant celui-là avait été génial, autant celui-ci était sot. Durant toute l'avant guerre il a été employé à la Banque de Bruxelles. Sous l'occupation il ne cachait pas ses sentiments pro allemands. On l'a d'ailleurs surnomé dans la colonie russe "von Kanonen". Ce serait sur les conseils de la police et leur éviter des ennuis ou peut être même le lynchage, qu'à l'arrivée des Alliés, les Pouchkine ont quitté leur appartement de la rue Paul Spaak pour aller vivre du côté d'Anderlecht, où ils n'étaient pas connus. Il a aussi dû quitter son emploi et ils vécurent dans la misère leurs dernières années.

Pour en revenir à Toumanoff, il a été assez rapidement arrêté par les F.I. (Forces de l'Intérieur c'est à dire les Résistants) et enfermé à la prison de St-Gilles, accusé de collaboration. Ses vrais amis se sont évertués pour avant tout éviter un procès immédiat et pour le faire sortir de prison au moins provisoirement.



Городъ ОСТРОГЪ

Fondé en 1521

Les photos datent
de 1928



La frontière URSS - POLOGNE
Vers 1918 - 1920



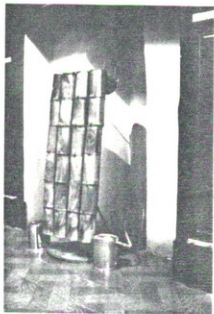
Effectivement le procès n'eut lieu qu'en 1947, avec condamnation à une amende de nombreux millions. Etant incapable de les payer, encore aujourd'hui, à 94 ans, il doit verser chaque mois 1000 Fr au fisc sous peine de saisie par huissier de ses quelques vieux meubles. Vera a fait énormément pour l'aider, entre autres en payant elle-même pendant des années son amende mensuelle et en l'aidant financièrement. Pendant longtemps en effet il n'avait aucun gagne-pain : arrestation, jugement, amende, il ne pouvait plus retrouver un emploi de vendeur d'autos. Il s'est essayé à faire du bouchardage, c'est à dire passer une sorte de marteau-piqueur sur les nouvelles constructions en béton pour les égaliser et enlever les traces des planches ayant constitué le coffrage dans lequel le béton était coulé. On lui donnait ainsi un aspect plus uni et plus décoratif. Bien sûr il ne pouvait le faire qu'avec un ou deux ouvriers, n'ayant aucun capital pour disposer d'un outillage plus performant et d'un personnel plus nombreux.

J'ai déjà mentionné plus tôt le nom du commandant Khorre. Celui-ci était ami de Копыч de A.T., ils ont fait leurs études ensemble. D'autre part, ce même Khorre était lié d'amitié avec mon beau-père N. Marcoff. Curieux!

Je ne veux pas être méchant, mais il n'est qu'un homme méchant avec ma grand-mère, c'est Tomanova. Il m'a aucun intérêt si ses oncles l'avaient, il est perdu dans un long tunnel, ça ne peut être flateur. (=====) de se faire appeler prince et cela fait sans doute les prétentieux acheteurs de voitures, la seule personne qui aurait pu le trouver un jour de parents même j'en suis sûr, c'est ma mère elle n'a jamais remarqué.

quelque temps après la mort de ma grand-mère (mère de papa), qui après sa fuite de Kiev à la révolution, avait vécu à Винница ville polonaise quasi à la frontière de l'URSS, тетя Жюся est également décédée et la sœur aînée de papa, тетя Саша, est restée seule avec son beau-frère Грютарович. Les parents ont dû naturellement intervenir et c'est ainsi qu'au début des années trenté, cette tante Sacha est venue nous rejoindre à Bruxelles. Ancienne Класная дама, ignorante du français (comme aussi du polonais), on ne pouvait évidemment pas l'abandonner et elle a vécu avec nous. Elle aidait aux travaux menagers, savait un peu broder et surveillait le gamin que j'étais. C'était elle avec sa mère qui, à travers champs de neige, ont réussi à passer la frontière pour rejoindre les Grigorovitch en Pologne. Elle avait caché dans son baluchon la lourde icône Богоматерь одуратрия. Cette icône date vraisemblablement du début du 16e siècle et peut-être même de la fin du 15e, car c'est avec elle qu'a été bénie pour son mariage, пра-пра бабушка, Прабабушка моего отца. Ce n'est qu'il y a deux ans qu'avant enlevé sa couverture métallique en laiton, manifestement beaucoup plus récente (fin du siècle dernier), d'un travail assez rudimentaire, que j'ai découvert combien cette icône est belle. Je pense même qu'elle est d'un travail assez rare, car les visages et les habits sont peints sur la mince feuille d'or qui constitue le fond de l'image. Les décorations dorées des habits sont en fait l'absence de peintures sur l'or. Ailleurs de fins dessins décoratifs sont gravés sur le fond en or. Je l'ai fait encadrer avec pour protection un verre polarisé qui filtre le rayons nocifs de la lumière et en même temps est anti-reflets.

Un mois de mai 1942, ma mère qui souffrait déjà d'une angine de poitrine (грудная жаба), après le repas de midi est montée dans la chambre à coucher pour se reposer (c'était au 5 de la rue Van Elewyc). Remarquait un tableau ou une photo sur le mur au dessus de la шифоньерка, pendant de travers, elle s'est levée et montée sur une chaise, elle a voulu en rectifier la position. Mais elle est



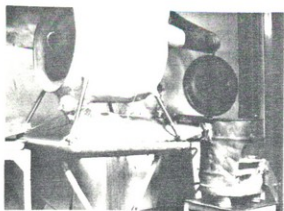
RADIATEUR A GAZ

constitué de boîtes de conserves évidées et attachées par des bouts de fil de fer. La rangée inférieure des boîtes est enfilée sur une tringle de rideau, entaillée de trous en face de chaque colonne. Deux boîtes plus grosses servent de pieds.

L'extrémité libre de la tringle est aplatie pour éviter

toute sortie de gaz. Chauffage rapide et efficace : les 4 flammes chauffaient très vite au rouge les colonnes de boîtes!

" ARISTO "



Seau extérieur (calorifugé) monté sur 4 pattes. A l'intérieur : seau plus petit sert de four.

Seau sur tabouret. Le couvercle rabattu est vite chauffé au rouge.



Four ouvert et porte du foyer fermée

tombée en bloquant la porte d'entrée dans la chambre. Par extraordinaire tante Sacha qui se trouvait encore à la cuisine achevant la vaisselle, a cru entendre ^{le bruit} est montée. ^{Elle} a réussi à pousser la porte pour entrer dans la chambre et à soulever maman pour l'étendre sur le lit. Puis elle a alerté par téléphone Vera et moi à nos bureaux. Papa était dans une de ses tournées journalières en province. Rentré en fin d'après midi il a immédiatement diagnostiqué une hémorragie cérébrale, maman avait le côté gauche paralysé. Avant la rentrée de papa, en regardant Vera et moi elle a murmuré : **Мой птенчику тыў са мною, а глiабнаго ещe нету!**

Père a fait venir le Dr. Weinert (un russe), à l'époque un des meilleurs cardiologues de Bruxelles, qui a confirmé le diagnostic. Au bout de 36 heures tout était fini.

La nouvelle s'est très vite répandue parmi toutes nos connaissances et la maison a été envahie par tous nos amis. Père avait voulu faire transporter maman de la chambre au living du premier étage. Je l'ai soulevée et avec elle dans mes bras, je suis descendu les deux volées d'escalier pour la déposer sur le divan du salon.

Les deux moments les plus terribles sont d'abord la mise au cercueil, avec surtout la fermeture de celui-ci. Ensuite c'est la descente dans la fosse au cimetière, car là on se rend compte que vraiment la personne aimée est partie pour toujours.

Papa n'a survécu que six mois, pendant lesquels il a terriblement maigri. Je crois qu'après le départ de maman il ne vivait plus. Pourtant il s'est occupé, travaillant tout le temps, faisant la cuisine et tout le ménage. Un samedi matin, s'étant rasé, il est remonté dans sa chambre et sentant un malaise, il est tombé sur son lit. Lui aussi a eu une hémorragie au cerveau et c'est son côté droit qui a été atteint, il ne pouvait plus parler. Il a dû se rendre compte très exactement de ce qui lui arrivait : quand Vera et moi essayions des paroles d'encouragement, il a saisi de sa main gauche, sa main paralysée pour nous la montrer et ses yeux ont clairement exprimé qu'il n'y a plus rien à faire, que ce sera bientôt fini. Il est parti au bout de 24 heures.

Véra, tante Sacha et moi avons continué à travailler et à survivre avec tous les agréments dus à l'occupation, l'occultation, le couvre-feu et aux restrictions de plus en plus sévères auxquelles il fallait faire face. Le ravitaillement était un des problèmes essentiels. Quand on obtenait du pain, c'était souvent une croûte noirâtre et à l'intérieur une mie brun-noir quasi liquide. Notre met "préférée" était le rutabaga, mais l'autre problème était la cuisson. Les coupures de gaz étaient permanentes et le réchaud ne s'allumait parfois qu'une heure ou deux au milieu de la nuit. J'ai dû bricoler un poêle de fortune : un vieux seau en tôle zinguée que j'ai tapissé à l'intérieur de ciment réfractaire, découpé une porte dans le bas (pour évacuation des cendres), une grille en fonte à quelques centimètres au-dessus du fond. Les flammes venaient lécher le couvercle sur lequel se plaçait un poêlon ou une casserole. En haut du seau, du côté opposé à la petite porte du bas, une cheminée en tôle. En brûlant feuille par feuille un vieux Marie-Claire, il y avait moyen de cuire un oeuf sur le plat, si on avait l'oeuf! Par la suite j'ai ajouté un "four" : un premier seau du plus grand diamètre que j'ai pu trouver et à l'intérieur un seau plus petit en diamètre et en longueur. Le grand seau fut raccordé par un



bout de tuyau au "poêle" déjà en service de façon que la fumée circule entre les deux seaux, pour être seulement évacuée par une cheminée. Le grand seau horizontal a été recouvert de laine de verre pour son isolation. Eh bien ce poêle avec son four nous ont bien servis. Le feu était alimenté par du papier et des brindilles de bois ramassés à gauche et à droite. Dans le temps, en Russie un certain modèle de petit poêle était désigné sous le nom de **Буржуйка**. Alors j'ai appelé mon installation : "ARISTO".

Vers la fin de la guerre, après la libération, à l'époque des bombes volantes (V1) sur Bruxelles et des V2 sur Anvers, tante Sacha a fort décliné. Vera et moi étions bien obligés de la laisser seule toute la journée à la maison. Un jour nous avons découvert qu'elle avait placé à son chevet un bout de bougie dans un verre et calée par du papier journal. Le risque d'incendie devenait trop réel et il a fallu se décider pour une solution. Après bien des démarches, on a pu la placer à l'hospice Van Aa à Ixelles où elle est finalement décédée.

En 1941 je suis entré chez Wanson au bureau d'études. J'avais pour chef Mr. Coiré, ingénieur, juif, très capable, excellent théoricien en thermo dynamique. Un de ses confrères Mr. Adam, également ingénieur et juif, voyageait à travers le pays chez les clients de la société pour les essais de chaudières et des foyers. Je l'ai plusieurs fois accompagné pour apprendre le métier. A partir d'un certain moment Coiré et Adam ont dû épingler une étoile jaune sur leur veston. Le pauvre Adam a été pris par les Allemands et paraît-il a été incinéré dans un des camps de la mort. Coiré n'est plus venu au bureau pour se cacher. Il a ainsi survécu à la guerre. Il était communiste convaincu, mais un brave type et c'est lui qui m'a appris mon métier de chauffagiste.

Après le départ de Coiré, je suis devenu chef du bureau d'études. A la libération, le directeur commercial de Wanson, officier de réserve de l'armée belge a dû partir rejoindre l'armée. J'ai ainsi cumulé les deux fonctions, en me chamaillant régulièrement avec le patron, tout en restant le seul osant lui tenir tête. Au troisième étage de la rue Royale, sur le palier il y avait une horloge de pointage et chaque employé avait sa carte.

A cette époque je travaillais souvent très tard, quelque-fois jusqu'à 9 ou 10 heures du soir. Le matin courrier commercial, l'après-midi études techniques, devis, signature du courrier, etc. Souvent le matin j'arrivais 10 ou 15 minutes en retard sur l'horaire. Un jour la secrétaire du patron court dans la rue, attrape l'ascenseur et pointe en vitesse sa carte à l'heure juste (déjà considérée comme retard!), mais pointe aussi la carte d'une des dactylos qui la suivait dans la rue et valait pointé

avec un retard réel. La secrétaire n'avait pas remarqué que Wanson surveillait par la porte entrebâillée! Comment, vous arrivez en retard, vous pointez pour une autre... bref une engueulade avec mise à l'amende des deux, pleurs et grincements de dents.

Un quart d'heure plus tard j'arrive, insouciant, pointe froidement et m'installe à mon bureau, aussitôt convoqué au bureau du patron qui me passe un sérieux savon. Très calme, je le laisse parler, puis lui dis : d'accord, à l'avenir je ne serai plus jamais en retard, mais en contre partie, chaque soir je partirai à l'heure aussi, pas une minute de plus et tant pis pour les devis et



et le courrier qui sera en retard! W. : mais le travail DOIT être fait! Moi : à vous de choisir, le travail ou les heures de présence! Alors W. du coup très radouci : ne pointe plus, fait le faire par quelqu'un d'autre pour toi!!!!

La guerre finie, mon Wanson décide d'aller à Londres et nous en discutons. Le bateau c'est bien, mais il y a les mines, on pourrait sauter. Il y a l'avion, mais il peut tomber c'est aussi dangereux! Va donc à l'aéroport de Melsbroek pour voir comment les gens entrent et sortent des avions. Heureux que j'étais d'obtenir bientôt mon baptême de l'air, je refusai néanmoins d'aller voir les passagers aller et venir, j'avais trop de travail à faire. Wanson est donc allé avec sa femme. Revenu il m'annonce que les gens sortent des avions comme d'un tram! Finalement les billets sont commandés, un appartement est retenu au Ritz à Londres et rendez-vous au bureau, d'où son chauffeur et sa femme nous conduiront à l'avion.

Arrivé au bureau, je vois mon W. tout rouge et de temps en temps glou, glou, glou : il boit à la bouteille du Cognac pour se donner du courage; pour monter dans l'avion il avait vidé une pleine bouteille d'alcool. Enfin dans l'avion, un DC3 militaire converti au civil, avec deux rangées de fauteuils et un passage au milieu. Il choisit les deux places en face des ailes, pour ne rien voir à l'extérieur. Décollage, on traverse quelques nuages et comme le bruit du moteur est assourdissant, W. griffonne quelque chose et me passe son papier. Je lis "Mais cela va bien!" Alors moi, méchant, je lui réponds par écrit : "et si c'étaient des nuages d'orage?". Il n'a plus le temps de me laisser jouir de mon vol et de l'atterrissage à Croydon.

Au retour, avant d'embarquer j'ai dû lui acheter une bouteille de Cognac à Londres et qu'il a vidée à Croydon. Au moment où l'on a ouvert la porte pour laisser sortir les passagers vers l'avion, le steward accourt et s'adressant directement à Wanson : Vous êtes bien le monsieur qui avez tréssé? Oui, oui c'est moi! Ne craignez rien j'ai vu votre femme en quittant Bruxelles, la traversée sera bonne. Je n'avais encore jamais vu un homme (de forte stature) si fier d'avoir peur. Wanson n'est plus jamais de sa vie remonté dans un avion.

En 1947 ayant réussi à convaincre Wanson de m'envoyer en Iran en prospection pour la vente de son matériel, je suis arrivé en février à Téhéran pour un mois et de l'argent pour le billet de retour. J'y suis resté quatre ans, m'y suis marié et ai dépensé tout l'argent disponible. En fait, c'est je crois une *Завтра* orthodoxe russe célébrée en l'église anglicane de la rue de Stassart que je vis de dos une silhouette (avec chapeau) qui m'attira. Je finis par faire connaissance et même être allé à un bal russe avec cette personne.

En Janvier 1941 Nathalie Marcoff quittait Bruxelles pour tenter de rejoindre son père à Téhéran. Voyage mouvementé de deux mois. Resté à Bruxelles, toute correspondance était impossible, sauf par des lettres de la Croix Rouge, limitées à 25 mots et qui mettaient six mois dans un sens, puis de nouveau six mois pour la réponse. Forcément durant la période de guerre et d'occupation de la Belgique, avec incertitude complète sur ce que l'avenir nous réserverait, il était

impossible de faire quelque projet que ce soit. De ce fait, dès la fin des hostilités, il me fallait à tout prix aller en Iran pour clarifier et peut-être définir nos relations entre N. et B.

A l'aéroport de Téhéran, N.M. m'attendait avec son père. (Il paraît qu'en m'apercevant il aurait dit : "pas mal".) Je logeai à l'hôtel Ritz, aucune comparaison avec celui de Londres!! J'eus droit à un dîner de bienvenue chez mon futur beau-père. Comme premier plat, il y avait l'horrible **акроука** : soupe à base de **тпocto-кбага**, avec des morceaux de concombre, quantité d'herbes et des glaçons. Je tentai désespérément d'avaler quelques cuillères, mais ne pus continuer, cela ne passait pas!

Après quelques jours au Ritz, je louai une chambre chez une Russe, la pédicure de N.M., à deux pas de l'ambassade soviétique. Toutes mes démarches pour placer des représentations de produits belges dont j'avais liste et documentation, furent décevantes. Les pourparlers traînaient en longueur et il n'y avait jamais de conclusion. Je fis néanmoins connaissance de quelques personnages assez curieux. Un importateur de médicaments avait pour ami le docteur Adibi, médecin personnel du Shah. Ce docteur me fit visiter le palais impérial près de Darband : toutes les pièces avaient les murs décorés de mosaïques faites de morceaux de miroirs. Avec lui je vis aussi le palais d'été impérial au col de Tchalous (à trois mille mètres d'altitude) sur la route de Téhéran vers la Caspienne. Il y avait là une extraordinaire collection de tapis persans en soie.

Je cherchais la maison de commerce Iran Motor, avenue Saadi, je ne sais plus quel numéro. Me renseignant auprès de passants, je fis toute l'avenue (environ 2km de long), au moins deux fois. Finalement en désespoir de cause je m'adressai à un policier qui se trouvait devant une porte cochère. Ne comprenant rien à ma question, il me fit signe de le suivre : au fond d'une cour il m'introduisit dans un bureau avec un civil à une table et 10 - 12 personnes sur des chaises autour de lui. C'était un commissaire de police et il parlait français. Non, il ne connaissait pas Iran Motor, ni où se trouvait le numéro que je cherchais. Il me conseilla de demander dans un magasin juste à côté de la porte cochère. J'y entrai : Iran-Motor? Oui, mais le bureau est au premier, ici c'est que la salle d'exposition!

Le patron de cet Iran Motor était un certain Mr. Amini, dont un des frères était directeur de la banque nationale iranienne et un autre était -ou avait été- premier ministre. Mon Amini était un type charmant, très cultivé, très occidental et très riche.

Je visitais assez souvent un petit bureau d'un Iranien commerçant espérant y conclure une affaire. Toujours dans ces bureaux il y a des chaises le long des murs, en permanence occupées par des visiteurs qui restent là des heures à bavarder et à écouter. Impossible de parler en privé avec le patron avec lequel on voudrait discuter. Un jour sortant du bureau en question, dans la rue je suis rejoint par un Iranien que j'aurais pris pour un mendiant, qui m'invite de le suivre à son bureau situé en plein dans le bazar. Il parlait iranien avec parfois (rarement) un mot de russe (son père dans le temps faisait du commerce de bois avec la Russie). Le bureau au bazar : petite chambre minable, une table, un coffre-fort



et cinq ou six chaises devant des murs nus. Il avait un jeune garçon (18 ans?), très beau avec un visage typiquement persan. On buvait du thé ou du café turc, de longs silences et enfin je compris qu'il avait besoin de rédiger un télégramme à envoyer à Hambourg à une société dont il me montre un devis d'avant guerre adressé à une firme de Téhéran et qui n'était pas la sienne. Il voulait obtenir les prix et délais actuels. Deux jours plus tard vint la réponse par câble. pas de Hambourg, mais d'Essen et d'une autre société. Une semaine plus tard, il reçut l'offre demandée et l'explication : la firme consultée avait été bombardée et détruite pendant la guerre, ses archives incendiées. Voilà cependant l'organisation allemande: l'offre était bien là! Cette offre concernait un pont viaduc d'une portée de 75 mètres entre appuis. Il voulait le placer dans sa propriété du Mazanderan, entre deux villages et enjambant un ruisseau généralement à sec, mais devenant torrent impétueux au printemps.

Mon marchand du bazar, Mr. Shoar, me proposa ensuite, pour autant que je sois spécialiste en thé (effrontément je dis oui), d'aller visiter une plantation d'état de thé au Mazanderan, au bord de la mer Caspienne, afin de lui donner un avis d'expert en vue d'une installation similaire qu'il envisageait sur ses propres terres. Le jour même je fouillai les deux seules librairies de Téhéran et découvris un petit bouquin en russe, traduit de l'anglais, sur les plantations de thé à Ceylan. Je le bioquai presque par coeur et deux jours plus tard Shoar me mit dans un autobus avec un de ses amis, un Mollah qui me servira de guide. Ce dernier ne connaissait que l'iranien et un unique mot russe : **Хорошо!** Nos conversations(?) se limiterent à ce seul mot! Vers midi le bus s'arrête devant l'entrée d'un jardin près d'un village. Au dessus de la grille une inscription délavée "Restaurant". Mon Mollah sort de dessous la banquette un baluchon très sale d'aspect. A l'intérieur une casserole avec du riz et du poulet, la casserole elle même enveloppée dans deux galettes de pain. Avant de déballer ces victuailles, il s'est arrêté près d'un minuscule bassin déjà assiéger par les voyageurs-qui y trempent leurs pieds, se rincent la bouche-pour y tremper ses mains! Pour les musulmans à défaut d'eau courante, l'eau stagnante leur convient aussi bien. A table il me dépose une des galettes de pain devant moi, puis retroussant ses manches, il plonge les mains dans la casserole et me dépose une grosse portion de riz et de poulet sur mon pain (servant d'assiette). Tout à coup il se rend compte que je ne mange pas avec les mains. Il disparaît et revient très fier en me tendant une cuillère!

Arrivé à destination, on me fait visiter la plantation et puis dans un local, on remplit une dizaine de tasses avec des thés différents pour me les faire goûter et donner mon avis!

Le lendemain matin à 6 heures, de ma chambre je vois le bus de Téhéran partir, or le lendemain je devais à tout prix être rentré, c'était le jour de mon mariage. Mon Mollah sourit et me dit **Хорошо!** Vers midi il me conduit en taxi dans une prairie où paissaient des moutons entourant un vieux DC3 marqué des lettres **СССР**. Je reçois un billet et le Mollah m'invite à monter dans l'avion. Je m'installe au fond. A l'avant le pilote et 3 passagers, tous soviétiques. Une bonne heure après, atterrissage à Téhéran. Ouf, j'avais craint que ce ne fut Bakou! A 3 heures de l'après-midi, au mois de Mai à Téhéran, il fait chaud. Pas de bus, ni de taxi. Je me mets en route à pied

Архивные книги Опшотъ Русской Православной Церкви заграничей

Съездъ Рус. церковнослужителей, бывш. святаго Синода, в С.-Петербурѣ, 1872 г. 207

Сорта и номера	Видъ, видъ, описаніе документа и принадлежность къ архиву.	Число листовъ	Занесенъ ли, описанъ ли, и въ какой классъ	Въ какой классъ	Кто описывалъ	Кто былъ популяренъ	Долженъ ли быть внесенъ въ каталогъ
8	1872-1873. Временныя Мемуары Мед. Института 1872. Инжен. Проектъ НАХИМИНЪ Г. П. О. 2849 10		29 листовъ. Плоскостный папирусъ. 49 листовъ. папирусъ. 49 листовъ. папирусъ. 49 листовъ.	33	Временныя Мемуары Инжен. Проектъ М. П. О. 2849 10	М. П. О. 2849 10	Да
	Временныя Мемуары Инжен. Проектъ М. П. О. 2849 10		29 листовъ. Плоскостный папирусъ. 49 листовъ. папирусъ. 49 листовъ.	33	Временныя Мемуары Инжен. Проектъ М. П. О. 2849 10	М. П. О. 2849 10	Да
	Временныя Мемуары Инжен. Проектъ М. П. О. 2849 10		29 листовъ. Плоскостный папирусъ. 49 листовъ. папирусъ. 49 листовъ.	33	Временныя Мемуары Инжен. Проектъ М. П. О. 2849 10	М. П. О. 2849 10	Да



Труды св. Синода, № 1024.

282



sous le soleil. Après quelques pas une jeep me rejoint : **Впереди, садутесь!** A peine dans les faubourgs, je remercie et demande à descendre. La jeep était celle de l'ambassade soviétique, tout comme l'avion qui en plus du courrier et des valises diplomatiques, prenait aussi des passagers éventuels.

Le lendemain 25 Mai 1947, je me mariai en l'Eglise russe de Téhéran. A cette occasion le brave Shoar nous a offert un vase en argent ciselé.

Quelque temps plus tard, il me proposa d'aller en Belgique pour lui trouver d'occasion, une usine à fabriquer du carton au départ de déchets de riz. Conditions : il paye le voyage avion Téhéran - Bruxelles: je lui trouve et lui soumetts une offre, s'il l'accepte, il me payera l'avion Bruxelles - Téhéran. J'accepte, car il me fallait rentrer à Bruxelles, régler mes comptes avec Wanson et j'envisageais de m'installer définitivement en Iran ensuite.

L'avion d'Air France, Téhéran - Paris me dépose a Beyrouth, étant rempli au delà. Après deux jours à Beyrouth, j'arrive au Caire vers midi et aurai un autre Air France venant de Saigon vers 7 heures du soir. Laissant ma valise à la consigne, me passant de repas, je suis allé voir les pyramides. De là je rate de quelques secondes le tram vers le Caire et le suivant n'est qu'une demi heure plus tard, trop tard pour moi. Je saute dans un taxi, les yeux rives sur le compteur : atteignant quasi le total d'argent dont je disposais, j'abandonne le taxi et saute dans un tram allant vers le centre - ville. Apercevant le tram à destination d'Héliopolis, me voilà enfin à l'hôtel, récupérant ma valise et deux minutes plus tard démarrage du bus vers l'aéroport.

Dans l'avion j'ai reçu une orange, mon seul repas de toute la journée. En pleine nuit escale à Tunis, tout le monde descend, sur la terrasse, avec un autre voyageur, nous regardons des gens embarquant dans un avion et nous nous rendons compte que c'est le nôtre! Les hélices tournent déjà, on nous replace l'échelle, ouff! Ce départ n'a même pas été annoncé. Arrivé à Paris, je passe voir mes cousines badiani et dans l'avion de Bruxelles je m'offre une bière, il me reste 20F belges, juste assez pour un tram. Arrivé au terminus Sabena il est minuit passe, plus de trams et je n'ai pas assez pour un taxi!!

Avec Wanson, la question fut réglée par téléphone et je ne retournai plus au bureau. Pendant des semaines ce furent des recherches (infructueuses) pour trouver l'usine à carton et surtout où et comment financer mon retour en Iran. Cela devenait même urgent, car mon épouse dans une de ses lettres annonçait qu'elle attendait famille. De son côté elle avait fait des démarches et avait trouve pour moi un poste chez Sentab, société suédoise, entreprise de constructions en Iran. Grâce à l'aide de Vera, qui une fois de plus s'est privée de beaucoup, a contracté des dettes pour réunir le prix du billet, je suis reparti pour Téhéran.

Je n'ai pas pu obtenir de billet direct, une escale éventuelle au Caire était à éviter à cause d'une épidémie de cholera. Je partis enfin sur un avion S.A.S. avec première escale à Rome, puis Athènes. De là deux jours plus tard Istamboul, Bagdad (une nuit à l'hôtel Semiramis au bord du Tigre) et enfin Téhéran. Durant tout mon séjour iranien j'ai travaillé chez Sentab : projets et réalisation des

équipements électriques et parfois mécaniques d'un hôpital de lits, de l'aéroport de Mehtabad, des écoles, etc.

Pour ce voyage j'avais demandé et obtenu un visa iranien à leur ambassade de Bruxelles. Je n'avais pas de passeport, mais on m'a laissé passer d'apatride délivré par les autorités belges. Simple feuille de papier, au verso étaient les visas et quand la feuille ne suffisait plus, on en collait une 2e, une 3e, etc. C'était un long document plié en harmonica et qui deroutait tous les douaniers. Pour l'escorte de kome ou je devais passer la nuit, je n'avais pas de visa de transit (obligatoire), n'ayant pas eu le temps matériel de l'obtenir, les douaniers romains tournèrent et retournèrent mon document dans tous les sens et n'y comprenant rien, me laissèrent passer. A Bagdad par contre, n'ayant pas de visa ici non plus, l'autorisation de débarquer m'a coûté une livre Sterling, glissée dans la main du douanier irakien.

Le comble était que l'ambassade d'Iran m'avait octroyé un séjour maximum de 3 mois. Ils ne me l'ont pas dit et avec leurs caractères en vermicelle je n'ai évidemment pas pu le lire. Au bout des trois mois de séjour, un soir en rentrant du bureau (Sentab), j'apprends que des gendarmes s'étaient présentés pour m'arrêter et m'expulser du pays! J'allai voir le commissaire à la sûreté qui me prolongea le permis de séjour de quelques semaines en me disant qu'après je devrai quitter le pays, malgré une femme iranienne. Consulté par des amis, une dame russe-médecin rédigea un rapport certifiant que j'étais un malade intransportable. Je présentai ce certificat à mon commissaire qui m'expédiait avec un de ses huissiers dans un hôpital. Attente dans un couloir au milieu de blessés de la rue et de mendiants, devant une porte gardée par une sentinelle armée. Las d'attendre j'écartai le soldat et entrai : une assez grande salle, un monsieur en blouse blanche installé à son bureau et tout autour une quinzaine d'individus, hommes et femmes. Agressif, je lui demandai s'il parlait français. Oui, veuillez entrer. C'était un médecin qui me demanda, très poliment de me déshabiller et de m'étendre sur une couchette devant tout son public. Il vint m'ausculter et je prétendis que certaines pressions de ses doigts sur mon ventre étaient très douloureuses, tout en craignant de ne pas réagir de même s'il revenait à l'endroit prétendu douloureux. Il me confirma qu'effectivement tout voyage m'était interdit. J'ignore encore quelle sorte de maladie j'étais sensé avoir!

Des semaines plus tard, les Iraniens voulant toujours m'expulser il a fallu une visite de mon beau-père chez le tout grand chef de la police. Degustation de café turc, conversation en iranien et enfin le grand chef somme. Entre en se tenant au garde-à-vous, mon commissaire qui devint tout rouge en m'apercevant, rouge de colère. Il reçut l'ordre de ne pas m'expulser et de me laisser en paix. Au cours de mes multiples visites à la sûreté, un des huissiers parlant français, me proposa moyennant 50000 rials (sensiblement les 50 000 ₣ belges de l'époque) de me transformer en iranien avec tous mes ascendants également de purs Iraniens depuis toujours. Pour preuve je recevrais mon dossier actuel pour le conserver en souvenir. Je restai apatride.

Lorsqu'Alexis est né et comme N.P. était Iranienne et moi apatride, nous avons jugé préférable d'inscrire le nouveau né comme iranien; mieux valait avoir une nationalité que pas du tout.

LE DEMI BOUQUET

Téhéran, 1947.

Après trois jours d'attente et de démarches à Athènes, j'obtiens finalement une réservation sur l'avion venant de Stockholm, allant à Tehéran avec escales à Athènes et à Constantinople.

Seulement voilà, ma réservation n'est valable que jusqu'à Constantinople, car de là toutes les places sont retenues pour une équipe de lutteurs turcs se rendant à Téhéran.

Le temps presse, il me faut partir, la Turquie me rapprochera de l'Iran et je verrai à m'arranger là-bas pour poursuivre mon voyage.

Quelque part au-dessus de la mer Egée, on peut-être même du Bosphore, la très suédoise hôtesse de l'avion finit par me conseiller de ne pas descendre à l'escale d'Istanbul : on finira sans doute bien à caser tout le monde. Ainsi fut fait.

Nous voilà survolant la Turquie, puis l'Irak et je finis par croire que j'arriverai bientôt à Tehéran, où ma femme doit m'attendre à l'aéroport, je l'ai prévenue par câble d'Athènes!

Mon voisin est une énorme armoire à glace turque : un des membres de l'équipe des lutteurs, avec des mains comme des battoirs. Notre conversation se limite à quelques sourires et des grognements, le turc n'étant pas mon fort.

Tehéran, aéroport de Mehrabad, c'est la grande foule : les lutteurs iraniens, avec musique en tête reçoivent leurs invités.

Un des derniers je quitte l'avion et la douane passée, je ne découvre pas le visage ami que j'espérais. Au loin je vois disparaître les sportifs turcs et leurs admirateurs, quand subitement un des lutteurs se retourne et vient en courant vers moi. Son gros visage de boxeur s'éclaire d'un large sourire. Dans ses mains un énorme bouquet de fleurs : bienvenue de ses collègues iraniens. Alors, sans un mot, ses battoirs déchirent le bouquet en deux; il me fourre la moitié de ses fleurs dans mes mains et s'enfuit rejoindre les siens.

Sous un soleil de plomb, un fiacre avance lentement par les rues désertées de Téhéran. Un voyageur étonné avec un demi bouquet de glaïeuls sur les genoux.

Personne ne m'attendait à la maison. Le télégramme d'Athènes est arrivé deux jours plus tard.

#####

#####



Vers 1950 la situation en Iran devint difficile. Avec un ^{un} ministre ^{du} pétrole, Mossadegh, apparaissant en pyjama et parlant de ses rêves visionnaires, il n'a rien trouvé de mieux que de nationaliser le pétrole extrait à Abadan, au bord du Golfe Persique. Il faut remarquer que selon les habitudes séculaires de l'empire britannique, les Anglais, tout au début du siècle, avant découvert le pétrole en Iran, avaient attaché à ce pays une concession très avantageuse pour eux afin d'exploiter cette richesse. Ce n'est qu'une petite partie du pétrole extrait des puits iraniens qui était raffinée à Abadan. Au moins les neuf dixièmes étaient envoyés en Europe et surtout en Angleterre. Après raffinage, la B.P. = British Petroleum = société concessionnaire, versait environ 6% de ses bénéfices, après déduction des taxes prélevées par le gouvernement anglais. Ces 6% représentaient pour l'Iran les quatre cinquièmes de son produit national. Mossadegh en nationalisant les puits et en chassant les Anglais s'imaginait obtenir 100% de bénéfice net et une richesse immense pour son pays. Il a cependant oublié un détail : pour transporter ce pétrole d'Iran en Europe il fallait disposer d'une flotte énorme de pétroliers, puisque tout au long de l'année, chaque 24 heures près de 25^{millions} de barils approvisionnaient à Abadan. Estimant une moyenne de 3 semaines de voyage jusqu'en Europe, puis retour à vide au Golfe Persique, on imagine le nombre de bateaux en service et or tous ces bateaux appartenaient ^{aux} ou étaient contrôlés par les Anglais.

Dès la nationalisation, plus AUCUN tanker n'est venu accoster à Abadan. Très vite les réservoirs iraniens commencèrent à déborder et aucun argent frais ne venait au pays. Toute l'économie iranienne fut ébranlée et la crise devint grave. Mes Suédois de la Sentab ne percevaient plus rien pour les travaux effectués, les caisses de l'état étant vides. Il y eut des retards de plus de trois mois pour le versement des salaires des employés. Nous vivions à crédit chez nos épiciers, bouchers, boulangers.

Ce n'est que bien des mois plus tard que d'abord des Italiens puis d'autres osèrent forcer le blocus maritime des Anglais et venir s'approvisionner en pétrole à Abadan. En réalité cette crise iranienne était un signe avant-coureur de la future révolution avec la chute du chah et proclamation de la république islamique.

Ne pouvant évidemment pas deviner la suite des événements, il m'apparut clairement qu'il fallait quitter ce pays pour ne pas s'y enliser définitivement. D'autre part, je songeais aussi qu'avec un fils grandissant, tôt ou tard allait se poser le problème de ses études et qu'il faudrait l'envoyer en Europe, en Belgique ou ailleurs. Cela signifierait une séparation à grande distance.

Un beau jour je reçois de ma soeur Vera une lettre avec un numéro d'un journal d'usine édité par Wanson. Dans ce journal il y avait une liste de clients utilisant le matériel Wanson et citant entre autres une usine à Teheran. Je me renseigne et découvre que l'indication était fautive, l'entreprise en question n'existant pas. Wanson aura été abusé par un intermédiaire quelconque auquel il aura vendu du matériel. J'écrivis à Wanson lui signalant l'erreur et une correspondance s'est engagée entre nous. Bientôt j'appris que mon Wanson venait de faire un voyage en Argentine. Je lui écrivis pour lui demander son avis sur ce pays en précisant mon intention d'y émigrer. Il me répondit aussitôt en me déconseillant vivement l'Amérique du Sud. Il me proposa de revenir en Belgique pour l'accompagner dans un voyage qu'il préparait au

Un des deux Thermobloc installés à la C. C. BOVA Cy à Roanoke. Ces unités, chauffées au mazout, fonctionnent lorsqu'il y a risque de gel dans l'entrepôt. Aucune surveillance n'est nécessaire pendant les nuits ou les week-ends.

LE THERMOBLOC EN TURQUIE ET EN GRÈCE

La valeur d'un Agent Général à l'étranger est fonction de sa compétence technique et des moyens dont il dispose pour assurer le service chez le client.

Les agents généraux doivent être visités régulièrement.



Basile POROHOVSKI

Le résultat de ces voyages est de mieux connaître la situation des marchés lointains, ainsi que les conditions particulières de vente et d'exploitation à l'étranger.

L'an dernier, notre personnel a parcouru un nombre impressionnant de kilomètres pour visiter nos agents et licenciés.

Notre ingénieur, M. Porohovski, revient d'un voyage en Turquie et en Grèce où le Thermobloc est bien connu.



Dans les nouveaux bâtiments de la Turk-Inter à ADANA, à quelques kilomètres de la frontière syrienne, l'installation Thermobloc vient d'être mise en service. C'est la deuxième installation que nous avons réalisée pour le compte de la Turk-Inter: la première fut mise en service il y a quelques mois à ISTAMBOUL et fonctionne à l'entière satisfaction du client.



Itinéraire suivi par notre ingénieur M. Basile POROHOVSKI lors de son dernier voyage d'étude et d'inspection en Turquie et en Grèce. Ses centres de rayonnement ont été Istanbul, Ankara et Athènes.

ment la température.

Les qualités naturelles des bananes et des fruits sont préservées si ces fruits sont conservés à des températures ou si la Cie BOVA fit appel à l'ingénieur qui a supervisé l'installation. La situation suggère alors d'installer un Thermobloc qui fera pratiquement disparaître le problème de la température. L'automatisme sera un fonctionnaire de dernier ordre.

Aucune surveillance, les Thermoblocs fonctionnent automatiquement à une température de 10°C en-dessous du niveau de la température ambiante. Les Thermoblocs sont donc un facteur qui assure le confort.

Les Thermoblocs développent toute la gamme des légumes, du chaud au froid, dans un bain d'eau chaude qui maintient la température à 10°C.

Bien qu'un bâtiment fût prévu pour le chargement des produits, la température requise est maintenue.

L'emplacement, pour les Thermoblocs, est idéal: l'air chaud des entrées d'air froid est évacué par les portes à température intérieure uniforme.

CO

pour la Belgique
WANSO

pour la France
WANSO

Ets. P.

pour l'Afrique
WANSO

pour la Suisse
WANSO

pour la Hollande
WANSO



Congo Belge et suggéra que je devienne non plus son employé, mais son associé dans une société Wanson-Congo. Il précisa même que je toucherais 10% sur toutes les commandes obtenues au Congo. Je finis par accepter sa proposition et Vera de son côté se dévoua en démarches auprès des autorités belges pour m'obtenir un visa de retour. J'étais toujours apatride et ma carte d'identité jaune de résident en Belgique était depuis longtemps périmée (j'étais même rayé des listes de la population à Ixelles). Ma correspondance par lettres et télégrammes se poursuivit avec Wanson et j'obtins finalement son paiement de l'avion Téhéran-Bruxelles pour nous trois. Vera obtint enfin le visa nécessaire.

A Téhéran j'eus assez facilement un laissez-passer tenant lieu de passeport et un visa de sortie iranien, mais avec la mention d'interdiction de retour en Iran. A l'ambassade de Belgique il était impossible d'apposer le visa belge sur un tel document. Nouvel échange de câbles entre l'ambassade et Bruxelles et enfin vint l'instruction de me délivrer un laissez-passer belge. Or à l'ambassade ils n'avaient pas de tels formulaires. Recherches dans les livres de codes et de lois et finalement je tapai moi-même sur un papier de l'ambassade le texte du laissez-passer et le visa y fut apposé.

Pour mon épouse et mon fils il n'y avait pas de problème puisque N.P. avait un passeport iranien et le fils y était inscrit.

En Juin 1951 nous avons quitté Téhéran tous les quatre, puisque ma belle-mère nous accompagnait. A notre descente d'avion à Melsbroek (Zaventem n'existait pas encore) le gendarme en examinant mes papiers, nous fit attendre, discuta longuement par téléphone avec ses supérieurs et enfin donna son accord : il n'avait jamais vu un document comme le mien ! La Sabena fit venir un car spécial pour nous et nos bagages, tous les autres voyageurs étant partis deux heures plus tôt.

Nous avons logé quelque temps chez Vera au 5 rue Van Elewycck à Ixelles et par la suite avons loué un appartement rue du Beau Site.

Dès notre retour je commençai à travailler chez Wanson. Huit ou dix jours plus tard il me demanda d'aller en Turquie pour dépanner un appareil de chauffage à air chaud, le Thermobloc, qui surplace refusait de fonctionner. Or à l'origine, encore pendant la guerre, j'avais participé à la création des premiers Thermoblocs, d'abord chauffés au charbon, tandis que pendant mon séjour iranien, les modèles suivants furent équipés de brûleurs à mazout. Je ne connaissais pas ces nouveaux modèles et n'eus guère le temps de les examiner. C'est dans l'avion vers Ankara que j'examinai la documentation que j'avais emportée. D'Ankara, ⁵petit avion des lignes intérieures me dépose à Adana, petite ville à la frontière syrienne. De là deux heures de voiture et j'arrive à une station service de tracteurs International Harvester, installée en plein champ. Grand hangar et au centre trône le Thermobloc recalitrant. Tout autour une vingtaine de chaises avec les gens des villages avoisinants venus voir comment l'ingénieur de Belgique fera marcher leur Thermobloc. Je me fis expliquer ce qui se passait : en le mettant en marche des étincelles et rien ne fonctionne. Je dévissai une lampe d'éclairage pour constater qu'ils avaient du 220 Volts. Examinant le moteur



électrique je vis qu'il était câblé pour 380 V. Réclamant un tourne-vis je changeai les connexions pour 220 V. et annonçai que j'allais faire un essai. Appuyant sur le bouton de mise en marche, le Thermobloc s'est mis à rouvrir, le brûleur s'alluma, l'air chaud souffla et l'assistance applaudit, tandis que je poussais un grand "ouf" de soulagement. Mon intervention était terminée.

Rentré à Bruxelles, je dus préparer le voyage au Congo. Wanson est parti avec son beau-frère et sa voiture (une grosse Buick) par bateau. Un jour ou deux après son arrivée à Léopoldville, je quittais Bruxelles par avion - dans lequel je reçus un diplôme de passage de l'équateur, diplôme signé par le commandant de bord. Arrivé à Léo, Wanson m'y attendait. Il y avait un stand Wanson à la foire commerciale de Léopoldville et je fus de service à ce stand. Pendant la foire 4 Thermoblocs furent vendus, pas pour le chauffage évidemment, mais pour des séchoirs à bois. Après la foire, Wanson rentra à Bruxelles tandis que je restai deux mois au Congo, travaillant dans un bureau de la société coloniale belge, la Chanic, qui avait accepté une sorte de représentation provisoire des intérêts de Wanson au Congo. J'eus l'occasion de faire un périple en voiture dans le Bas-Congo, de Léopoldville jusqu'à Matadi, voyage en voiture (Ford Mercury), avec un collègue de Chanic et un chauffeur noir. Lors d'une des multiples traversées des forêts équatoriales, nous nous sommes arrêtés quelques minutes pour écouter les extraordinaires et fantastiques bruits de ces forêts : cris, chants, piailllements d'oiseaux, d'animaux, d'insectes, de moustiques, tous invisibles, mais leurs bruits avec ceux de la végétation luxuriante m'ont laissé une forte impression.

Quelques km. avant Matadi, notre chauffeur s'est endormi au volant, la voiture a quitté la route et après quelques soubresauts, heureusement sans faire de tonneau, mais en heurtant d'énormes roches, nous nous sommes retrouvés à plus de 30 mètres en contre-bas de la route mais sains et saufs. Il était 5 heures du soir et à 18 heures c'est la nuit quasiment sans crépuscule. Or depuis le matin nous n'avons ni croisé ni été dépassés par aucun camion ou voiture. A nous trois impossible de ramener la voiture sur la route, à pieds jusqu'à Matadi, impossible, la nuit est trop noire et c'est trop loin. Subitement un bruit de moteur : c'est un camion avec une trentaine de noirs qui rentre à Matadi. Tous ces hommes en soulevant la Mercury ont fini par la déposer sur la route. Le moteur a bien voulu tourner et à du 10 à l'heure nous sommes arrivés dans la nuit à l'hôtel à Matadi. Le lendemain nous sommes rentrés par train à Léo.

Depuis mon retour d'Iran et travaillant pour Wanson, son comptable s'est mis à me retenir sur mon traitement (le même qu'avant mon départ pour l'Iran plus de quatre ans plus tôt), une certaine somme pour récupérer les 35 000 F avancés pour notre avion de Téhéran à Bruxelles. Je rageais, mais j'étais coincé n'ayant pas un autre job en vue.

Au bout d'un an, Vera me signale que dans sa boîte anglaise (British Oil Engines, patron Antoine Buisse) il leur fallait remplacer pour un an ou deux l'ingénieur anglais qui, lui, était déplacé au Canada. Je démissionnai chez Wanson et partis faire un stage à la Brush Electrical à Loughborough (dans les Midlands, une sale petite ville industrielle anglaise).

Quelques mois plus tard j'ai reçu une lettre signée par Wanson, mais rédigée par son comptable, me réclamant un solde de

plus de 20 000 \$ encore dus sur les 35 000 des frais d'avion. une lettre personnelle à Wanson, à son domicile, lui rappelant notre amitié et sa promesse écrite (lettre précieusement conservée) de 10% sur les commandes congolaises. Je lui dis aussi qu'ayant vendu pour 300 000 \$, au lieu des 20 000 qu'il me réclame, je serais en droit de lui réclamer les 40 000 qu'il ne m'a jamais payés. Par retour il m'a répondu que sa version des faits n'aurait pas mon accord et qu'il vaut mieux ne plus en parler et me souhaite bonne chance pour l'avenir.

Je n'eus plus jamais d'autre contact avec Wanson. Curieusement, lorsque j'atteignais l'âge de la pension, le 31 Janvier de cette année là je trouvais dans le Soir l'avis de décès de Léon Wanson. On serait tenté de dire que j'ai commencé et ai terminé ma carrière avec lui.

Mon expérience anglaise fut de courte durée, à peu près un an et, la seule anecdote, c'est durant mon séjour à Loughborough. J'avais une chambre dans un minable hôtel de cette triste ville. A l'époque de mon séjour il faisait assez frais et un chauffage était nécessaire. Pour cela il y avait bien un radiateur électrique dans ma chambre, mais il fallait introduire une pièce de six pence pour qu'il fonctionne une demi-heure. Sans cela pas de chauffage. Les premiers jours de mon séjour, le problème était de disposer chaque jour de plusieurs de ces pièces de monnaie. Alors un soir je me mis à genoux devant ce radiateur, pas pour prier, mais armé de mon canif pour y découvrir une vis que je pus défaire et vider la réserve des pièces de 6 d. qui s'y trouvaient. Toutes ces pièces ont défilé plusieurs fois dans l'appareil pendant le reste de mon séjour anglais. Je ne me suis pas repenti de cette indelicatessse.

Après la British Oil Engines, située rue Royale à la porte de Scharbeek, immeuble de la Baloise, j'entrai aux Poudreries Réunies de Belgique, situées dans le même immeuble, mais deux étages plus bas. J'y travaillai à la section des munitions. Les Poudreries ayant décroché un contrat de 19 milliards \$ pour des centaines de milliers d'obus de divers calibres, commandés par les U.S.A. dans le cadre de l'aide off-shore de l'alliance atlantique. Je devais essentiellement visiter les sous-traitants pour surveiller la fabrication correcte et dans les temps convenus des composants des divers obus. Il fallait à tout prix que toutes les pièces arrivent en flots réguliers à l'usine de Baelen (dans le Limbourg près de la frontière hollandaise) où se faisait l'assemblage et l'emballage des obus. Travail varié, intéressant, avec visites de nombreuses usines de toutes sortes de produits. Je me suis aussi intéressé à la fabrication des détonateurs électriques pour usage civil, notamment dans les carrières pour faire sauter des pans de roches, et pus même proposer une version améliorée de ces détonateurs, version examinée et approuvée par l'Institut des Mines de Paturage, institut qui est l'organisme officiel belge pour le contrôle de sécurité des explosifs et similaires.

Malheureusement les contrats militaires touchant à leur fin, j'ai reçu un jour au bureau deux lettres signées par l'Administrateur Délégué (Mr. Raskin), l'une m'octroyant un crédit pour la construction de ma machine à détonateurs améliorés, et l'autre me congédiant, la section des munitions étant dissoute.

Pendant ma période de préavis de trois mois, toutes mes démarches et réponses aux annonces furent décevantes. Seul un petit commerçant juif de la rue des Palais, importateur de CRISTAUX et de lustres vénitiens voulait à tout prix m'engager, mais vraiment il ne m'inspirait pas confiance. Je m'adressai à l'ECAM, reçu par le directeur (un nouveau), que je ne connaissais pas, mais lui, il connaissait parfaitement mon dossier!. Je lui rappelai le remboursement de ma dette d'études et lui demandai son aide pour un job. Il décrocha son téléphone, parla mentalement et me communiqua un rendez-vous à la SADI, avec Emile de Fays.

Quittant les Poudreries, dès le lendemain je travaillai à la SADI. Pour commencer un mois de stage à l'atelier, puis au service des exportations avec d'assez fréquents voyages à l'étranger pour y organiser et pousser la vente des reducteurs de vitesse Sadi et faire l'éducation technique de nos agents étrangers. Ceux-ci venaient d'ailleurs régulièrement en stage à Bruxelles et j'étais chargé de leur éducation "sadique". J'en ai ainsi éduqué plus de 150.

Montraitement au début n'était qu'un fixe un peu supérieur à celui que j'avais aux Poudreries. Au bout de trois mois il fut diminué et complété par un pourcentage sur le chiffre d'affaires des ventes à l'exportation. De ce fait, au fil des ans mes revenus devenaient de plus en plus intéressants.

Autant le père Victor de Fays (que je n'ai pas connu) devait être un type intelligent, autant ses fils et surtout son fils aîné Emile (ami d'enfance d'Antoine Buisse), patron de la Sadi était, si pas bête, en tous cas limite et surtout dominé par son Arnold Jacques, chef à l'exportation, snob et imbecile complet.

Avant 1900 il y avait en Belgique 4 universités : la catholique et très ancienne (bientôt vieille de 500 ans) de Louvain, la franc-maçonne dite Libre de Bruxelles et deux de l'état, l'une flamande à Gand et l'autre francophone à Liège. Toutes ces universités ne formaient que des ingénieurs polytechniciens, durée des études 5 ans, formation essentiellement théorique et scientifique. A côté de cela il y avait une série d'écoles techniques qui formaient soit des ouvriers qualifiés, soit des contre-maîtres, travaux quasi uniquement manuels, durée des études de 2 ou de 3 ans.

Dans la pratique il y avait un vide entre ces contre-maîtres, très proches des ouvriers et les ingénieurs trop cols blancs, trop théoriciens et pas du tout praticiens. Un professeur de l'université de Louvain, M^r Daubresse et Victor de Fays (aussi un louvaniste), ce dernier possédant une usine de moteurs électriques (La Magneto Belge), ont fondé l'ECAM, une école devant former ce qu'ils ont appelé des "Ingénieurs Techniciens". Les cours sont de 4 ans seulement, la partie théorique est condensée à l'indispensable. Il y a plus beaucoup de travaux pratiques. Ainsi il y avait 1 semaine de cours théoriques, puis 1 semaine de dessins techniques suivie d'une semaine de théorie et ensuite huit jours à l'atelier et ainsi de suite. La première année à l'atelier ce sont les travaux manuels : maniement de limes, burins, marteaux et les trois années suivantes, travaux sur machines (tours, raboteuses, etc.). Durant les 4 ans présence obligatoire à tous les cours, tous les jours de 8 à 12 puis de 14 à 18 heures. Interrogations à l'improviste

assez souvent, examens à la fin de chaque année avec repechage éventuel en septembre. Au bout de la quatrième année, examen de sortie devant un jury composé de quelques industriels et des professeurs de Louvain. Le régime n'est pas du tout universitaire et assez dur nécessitant étude et travaux journaliers soutenus.

Je dirais que le polytechnicien universitaire est apte à développer les théories et à imaginer les nouvelles machines et procédés, tandis que l'écamiens est mieux qualifié pour construire, entretenir et faire fonctionner les machines. Il a aussi une formation qui lui permet de mettre la main à la pâte et s'il le faut montrer à l'ouvrier comment faire (ce que le polytechnicien est incapable de montrer).

Bien entendu rien n'empêche un écamiens d'approfondir les théories, de s'élever au dessus du niveau intellectuel de ses collègues d'ECAM ou de développer sa culture générale. Malheureusement la très grande majorité des ingénieurs techniciens reste limitée strictement dans le cadre de ce qu'ils ont appris pendant leur période étudiante. Des gens comme Emile de Fays et A. Jacques sont précisément de cette catégorie là et A. Jacques avec en plus une dose de snobisme et d'imbécillité assez appréciable.

Victor de Fays a eu 11 enfants. Son fils aîné Emile ayant terminé l'ECAM, au lieu de le prendre dans son usine de moteurs, le père lui a créé une Société Auxiliaire d'Industrie - SADI, avec l'idée géniale pour l'époque (1929) de faire fabriquer par la Sadi les diverses pièces et petites machines pour les besoins ménagers, c'est à dire l'actuel "electro-ménager" en utilisant les moteurs qu'il fabriquait dans son usine. En 1929 également dans les usines du monde entier il y avait soit une machine à vapeur (et chaudière), soit une unique et gros moteur électrique (souvent entre 20 et plus de 100 chevaux). Ce moteur unique était la seule force motrice de toute l'usine. On fixait sous le toit un très long arbre de transmission et sur cet arbre de nombreuses poulies. La première poulie à l'une des extrémités de l'arbre était entraînée par une courroie en cuir passant sur une poulie semblable montée sur le bout d'arbre du moteur. De chacune des autres poulies de l'arbre de transmission descendaient des courroies en cuir vers les diverses machines-outils (tours, raboteuses, étaux-limeurs, meules, foreuses, etc. etc.). Forcément toutes les machines devaient être placées alignées sous l'arbre de transmission. Quand il fallait arrêter une des machines l'ouvrier actionnait un levier qui repoussait la courroie vers une poulie folle et sa machine s'arrêtait.

Victor de F. eut donc l'idée de faire construire par Sadi de petits réducteurs de vitesse entraînés par un moteur électrique correspondant, le réducteur étant complété par une poulie. Cet ensemble placé sur une colonne boulonnée au socle de la machine-outil. L'ancienne longue courroie étant remplacée par une ^{autre} beaucoup plus courte, la machine-outil devenait indépendante de l'arbre de transmission, du gros moteur ou de la machine à vapeur. De plus il devenait possible de placer cette machine à n'importe quel endroit de l'atelier pour ainsi limiter des va et vient onéreux des pièces fabriquées. Il suffisait simplement de réaliser un raccordement électrique.

Le succès de cette commande individuelle des machines-outils fut rapide et énorme. Sadi en a fabriqué et vendu plus de 400 000 exemplaires dans quasi tous les pays. A mon entrée à la Sadi il se vendait encore quelques exemplaires de ces appareils, surtout en Angleterre où il restait encore de ces antiques ateliers avec moteur unique. Je suis persuadé qu'un homme comme Victor de F. devait savoir que cet engin aurait une fin, puisque dès avant la dernière guerre déjà toutes les nouvelles machines-outils avaient



leur moteur et leur réducteur incorporés dans le bâti de la machine. Vitor de Fays étant mort depuis longtemps, son fils n'ayant pas son génie essaya cependant de l'imiter. Il décida de fabriquer des moto-réducteurs spéciaux pour la commande à distance des vannes (ou gros robinets) que l'on trouve dans presque toutes les usines sur les conduites, d'eau, de gaz, de vapeur ou tout autre fluide. Un tel appareil fut conçu et réalisé. Il était assez astucieux, mais trop compliqué, trop cher à la fabrication, à la vente et à l'entretien. Beaucoup d'argent fut dépensé inutilement et après peu d'années il a bien fallu l'abandonner complètement, la concurrence offrant des appareils plus simples, moins astucieux et surtout beaucoup moins chers.

Aucune idée ou proposition nouvelle que ce soit pour la fabrication Sadi ou un quelconque problème d'organisation interne n'était accepté par Emile que moyennant l'accord de Jacques. Ce dernier, par orgueil et par bêtise, soit ne comprenait pas, soit furieux de ne pas y avoir pensé lui-même plus tôt, rejetait toute nouveauté.

La famille de Fays, se rendant enfin compte que la société allait à la faillite, essaya de vendre Sadi, mais sans succès. Bientôt Emile décéda et en 1970 la société anglaise David Brown brusquement acheta la Sadi. Immédiatement Jacques fut nommé administrateur et le pauvre se crut au sommet de sa carrière. En très peu de mois le déficit de 3 millions monta à 17 millions et le trésorier de David Brown fut contraint de transférer des fonds d'Angleterre en Belgique pour permettre le paiement des salaires de 110 ouvriers et d'une trentaine d'employés.

L'imattendu (et inespéré) rachat de Sadi par D.B. était en réalité dû au fait suivant. Le gouvernement belge faisait construire quatre frégates pour la marine de guerre belge. Ces frégates allaient être équipées de turbines Rolls Royce. Pour chaque turbine il faut un gros réducteur de vitesse et David Brown espérait la commande. Une des clauses du contrat obligeait D.B. à investir en Belgique, d'où ce rachat effectué en deux jours de la Sadi pour 30 millions de \$ payés à la famille de Fays. La valeur de 4 réducteurs pour les frégates, dépassait les 100 millions.

La Sadi comme telle n'intéressait même pas D.B. Cependant lorsque les Anglais constatèrent que la Sadi allait leur coûter de l'argent, un de leurs directeurs arriva à l'improviste à 14 heures il s'enferma dans le bureau directorial. Un quart d'heure plus tard Jacques arriva tout souriant et fier de sa fonction patronale, mais ignorant la présence de l'Anglais dans son bureau. Je ne l'ai plus jamais revu. Le soir même il a été congédié et un très jeune anglais, Vernon, le lendemain matin me convoqua avec quelques autres pour nous désigner nos nouvelles fonctions. Je fus nommé "marketing manager". Incidemment il fut dit que Jacques avait "démissionné". Ce Vernon était nommé administrateur. Dans les semaines qui suivirent il procéda à un grand nettoyage. Quatre tonnes de prospectus divers et périmés, certains encore d'avant guerre, pieusement conservés sous la poussière dans la cave furent évacuées et vendues. Le nombre d'ouvrier passa rapidement de 110 à 65 et dans les mois suivants une bonne dizaine d'employés furent congédiés.

Quelques unes de mes idées d'organisation et de nouveaux documents furent mis en oeuvre. Deux ans plus tard, des ingénieurs anglais de D.B. sont venus à Bruxelles y faire un stage et apprendre notre façon de travailler.



#####

Copenhagen, au restaurant, à une table voisine : un Danois et un Anglais.

Le Danois : With salmon, this sauce is good, so sweet.

L'Anglais : I do not like this sauce, too sweet.

Le Danois : Try this sauce, it is so Sweet!

Mais ils ne se sont pas battus, le Danois était un peu sourd!

#####

En Allemagne, la majorité des hôtels affichent fièrement : "Hotel Garni".

Pourquoi garni?...

De même bien des restaurants indiquent "Speise Restaurant"!...

#####

J'arrive assez tard le soir à Düsseldorf, gare la voiture près d'un hôtel où j'avais déjà logé bien des fois.

Aujourd'hui cependant n'ayant rien réservé, je m'informe à la reception :

-Haben Sie ein Zimmer für Übernachtung?

-Nein, alles ist besetzt.

-Können Sie mir ein anderes Hotel

Il m'interrompt et dit :

-Wenn Sie sehen in die Strasse da ist geschrieben "Hotel" oder "Pension", probieren, Sie willen ein Zimmer finden!

#####

Chez un antiquaire à Helsinki, je parle anglais à la vieille marchande juive, mais à son accent, je lui demande si elle parle le russe.

Ну ^{же} что бы по английски договориться когда можем по русски!
И что же бы из Беларуси привезли? У Вас там хороший Дельфин!

#####

Rencontré un Lapon à Helsinki. Notre conversation :

-Ugh, ugh, ugh.....!

-Ugh, ugh, ugh.....!

ROSES ANGLAISES



Londres, 1961.

-Come on Basil, let us have a drink before you leave!

Quelques minutes plus tard je me trouvais au "Coach and Horses", un très classique "pub" londonnien, un verre de whisky à la main. Les habitués s'y retrouvent entassés dans un local trop exigü, debout devant le comptoir. Margaret et son mari ont fort à faire pour servir les clients, mais George me présente à sa soeur en expliquant que dans quelques minutes il me conduira à l'aéroport.

Margaret disparaît quelques instants, puis revient du jardin avec un magnifique bouquet de roses qu'elle me présente en disant "For your wife!"

Me voilà donc avec un verre de whisky dans une main et des roses dans l'autre. Margaret remarque cependant qu'il m'est difficile de serrer les mains des nouveaux arrivants que George me présente chaque fois. Elle reprend le bouquet et le place dans un verre bien en évidence sur le comptoir.

Entre alors un couple, vieux amis de George et la dame apercevant les fleurs : "Oh the beautiful roses!", mais Margaret répond aussitôt qu'elles sont destinées à ma femme, en Belgique. Alors la dame :

-Avez-vous d'aussi belles roses dans votre pays?

Certainement pas Madame!

-Comment, vous n'avez pas de roses dans votre pays?

-Mais non Madame, ce n'est qu'ici en Angleterre qu'il y en a de pareilles!

-Oh Bill (son mari) dear, ils n'ont pas de roses sur le Continent! N'est ce pas merveilleux?

Voilà comment à minuit, ma femme a reçu un triste bouquet de roses fanées, mais... anglaises!

#####

A N D Y

A certains moments de notre vie d'homme, il est utile de s'arrêter un instant et de faire le point de notre situation. Il faut nous rendre compte où nous en sommes et où nous allons. Si j'ai à te parler aujourd'hui c'est que précisément j'ai le sentiment qu'un tel moment est arrivé pour toi. Je voudrais dès lors "faire le point" avec toi.

Tu es étudiant en Droit à l'Université, en troisième année et d'ici un mois ou deux tu seras majeur. Or tu as en face de toi des obligations et des responsabilités qu'il te faut assumer et que tu ne peux esquiver. Je voudrais au cours de notre entretien essayer de voir et de comprendre quel est exactement ton point de vue et nous tâcherons ensuite ensemble d'y mettre un peu d'ordre.

Veux-tu me décrire quelles sortes d'études tu fais, quels sont tes projets, tes ambitions.

- Mon oncle, il me reste encore un an et demi pour achever les cours de Droit et ensuite parachever le programme des Relations Publiques et des Techniques de la Diffusion. Cependant en suivant encore un séminaire ultérieur, j'aurai une qualification qui me donnera droit à un traitement de 45% supérieur et ...

- Andy mon petit, je t'arrête, car vu mon âge et mon état de "croulant" je n'arrive pas à te suivre aussi vite. Permetts moi de vouloir voir clair et des lors procédons par ordre.

Ainsi dans un an et demi tu auras achevé -si tout va bien- tes études de Droit. Décrochant ton diplôme, OUI seras-tu alors et quelle carrière envisages-tu d'embrasser?

- Je n'aurai qu'un diplôme d'études juridiques, tandis que les Relations Publ....

- Minute. Je m'imagine qu'avec tes cinq années de Droit et le diplôme que tu auras à ce moment là, tu pourrais devenir par exemple un conseiller juridique dans une entreprise, avocat,

- Oh non, je ne veux pas être avocat. D'ailleurs c'est une carrière beaucoup trop encombrée. Il y en a déjà de trop!

- Tu estimes donc que tes études de Droit doivent être complétées par quelque chose d'autre. Par quoi et combien de temps cela te demandera encore?

- Un an et ce sont les Relations Publiques et les Techniques de Diffusion. D'ailleurs le professeur m'a dit que j'y réussis très bien et que j'aurai une excellente situation à la Télévision après un examen d'entrée.

- J'avoue que pour moi les Relations Publiques et les Techniques de Diffusion ne constituent encore qu'un assemblage de

quatre mots plutôt vides de sens.
Qu'est ce que c'est ces Relations Publiques?

-Eh bien voilà : dans une entreprise il faut des "Relations Publiques", c'est à dire montrer et expliquer à chacun ce que fait l'autre dans l'entreprise et aussi en dehors de l'entreprise.

-Je te dirai pour commencer que le patron d'une entreprise s'intéresse bien peu à ce que fait son concierge, sauf peut-être de savoir qu'il est bien à son poste pour introduire les visiteurs et accomplir son rôle de chien de garde à l'entrée. Il est d'ailleurs payé pour cela. Ce même concierge pour sa part, se fiche éperdument de savoir si son patron fume un cigare, fait une conférence ou tient sa secrétaire sur ses genoux! Et si tu venais les entretenir de leurs activités réciproques, ils te mettront l'un et l'autre très vite dehors, car tu leur fais perdre leur temps.

A notre époque on a trop tendance à se gargariser de mots, souvent vides de sens. Tes "Relations Publiques" sont en réalité une forme déguisée de propagande commerciale. Je m'ex-plique : une petite affaire commerciale, industrielle ou autre ne peut pas se permettre le luxe d'un préposé aux Relations Publiques. Ce ne seront que quelques grandes entreprises, surtout commerciales ou industrielles, parfois culturelles ou peut-être scientifiques (très riches) qui vont se préoccuper de "Relations Publiques".

Leur but est de créer dans le public et accessoirement au sein de l'entreprise elle-même, un climat favorable pour une plus grande diffusion des produits qui sont l'objet de l'activité de cette entreprise. Que ce produit soit un objet ou une idée, cela importe peu.

Les "Relations Publiques" sous un titre assez pompeux, apparaissent comme un simple service de publicité et de propagande. D'ailleurs lorsque les affaires sont prospères, que la situation économique du pays ou du monde est bonne, un tel service peut exister. Mais qu'une crise survienne, que les affaires deviennent plus difficiles, ce sera précisément ce service des Relations Publiques qui disparaîtra en premier lieu, puisqu'il est un service parasite, ne participant pas à l'activité créatrice et productive de la Société.

Il serait dès lors dangereux pour toi d'orienter tes études et tes efforts vers un rôle de parasite uniquement! Dis moi maintenant ce que sont ces "Techniques de Diffusion".

-Mais ce sont la Radio, la Télévision, la Presse.

-Je vois : tu envisages apparemment une situation (de Relations Publiques) soit à la Radio, soit à la Télévision ou encore dans un grand journal?

-Oui, oui mon oncle, il y a de très grandes possibilités et le professeur qui nous donne ce cours est lui-même un directeur à la Télévision. C'est dommage que je n'ai pas ici le programme de ces cours, tu verrais

Ce n'est pas indispensable, car je vois à peu près; mais dis-moi, as-tu une idée du nombre d'étudiants qui chaque année terminent ces cours?

-Dix.

-Or il y a quatre Universités dans notre pays.

-Et il y a encore des Ecoles Spéciales qui donnent les mêmes cours.

-Je vois. Cela représente disons 50 à 60 étudiants chaque année ...

-Oui, oui.

... qui se mettent à chercher une situation pour gagner leur vie. Dans notre pays il n'y a qu'UNE Radio et qu'UNE Télévision. Combien crois-tu qu'il y aurait de postes vacants chaque année pour ces 50... 60... candidats? Soyons modestes, admettons qu'il n'y ait que 30 candidats seulement et imaginons l'in vraisemblable qu'il y ait 3 postes vacants et que toi tu es parmi ces 30 candidats. Ne vois-tu pas déjà que tes chances pour obtenir un de ces 3 postes vacants se réduisent à une chance sur DIX! Il faut encore passer un examen pour être admis. L'examineur sera-t-il le professeur qui te trouve "bien"?

-Oh non, car il est déjà vieux!

-Ce sera sans doute un homme plus jeune qui te recevra. Peut-être lui-même n'a-t-il obtenu son poste que depuis peu de temps et devant tes brillantes capacités il verra en toi un concurrent dangereux pour lui-même. Il aura par conséquent intérêt à choisir un autre moins doué que toi car moins dangereux pour lui.

Il me semble qu'en ce qui concerne la Radio et la Télévision, les possibilités de carrière sont curieusement réduites et que c'est d'avantage une loterie qu'autre chose. Voyons la Presse : dans notre pays il n'y a pas énormément de grands journaux. Les seuls qui sont peut-être à se préoccuper de Relations Publiques, se réduisent à une demi-douzaine au maximum. Ce ne sera pas chaque année qu'ils recruteront de nouveaux candidats. Que te reste-t-il alors?

-Mais mon oncle, tu m'enlèves toutes mes possibilités d'avenir!

-Pas nécessairement. Je voudrais que tu voies toi-même qu'il ne faut pas se bercer d'illusions, mais bien regarder la réalité en face.

Cette vie où chacun de nous doit constamment défendre sa peau et gagner durement son pain, où sans lutte, sans efforts constants on ne peut pas réussir, ni même survivre, il



serait très grave de t'imaginer qu'après des études faciles grâce à ton bagout, car tu sais parler - les belles carrières te seront offertes et que tu n'auras que l'embaras du choix. VISE ces belles situations, essaye d'y parvenir et si tu y parviens, je serai le premier à venir te féliciter de ta réussite, mais de grâce n'y compte pas!

Etudie sérieusement pour être armé, car c'est ton seul moyen de survivre. Tu es seul avec ta mère, qui se prive de beaucoup pour précisément te permettre de faire des études. Ni elle, ni toi, ni moi non plus d'ailleurs, nous n'avons pas de fortune, ni de compte en banque dans lequel il suffirait de puiser pour vivre sans soucis et de nous amuser! Or à peine tes études terminées, tu devras lutter pour gagner ta croûte. Songe aussi que nous ne rajeunissons pas et que nos forces déclinent déjà ou vont bientôt décliner. Arrivera un jour où ta mère ne pourra plus travailler et se surmener comme elle le fait actuellement pour te donner cette chance de faire des études.

Tu es un homme maintenant et c'est TOI qui es le chef de votre petite famille. Cela implique des responsabilités auxquelles tu n'as pas la possibilité de te dérober. Que ta mère subisse une incapacité de travail et te voilà contraint d'abandonner tes projets et à te démener pour assurer votre subsistance à vous deux. Que tu le veuilles ou non, c'est la réalité et il est temps que tu aies les pieds sur terre.

Il se fait qu'en ce moment on me propose pour toi une bourse d'études. Je me trouve de ce fait dans l'obligation de m'assurer que tu as des chances réelles de réussir tes études, que tu ne seras pas un "busé", que tu ne doubleras pas une année. Je sais que tu es capable, mais je sais aussi que tu "brosses" des cours. Pourquoi?. Quelles activités, quelles préoccupations te mettent en danger de rater tes études?

-Je ne l'avais pas voulu, j'avais refusé d'être trésorier de l'association des étudiants étrangers de l'Université. Mais comme personne ne voulait l'être et qu'on m'a demandé de poser ma candidature, je ne l'ai posée qu'en stipulant mes conditions, c'est à dire qu'il y ait une personne rémunérée pour gérer le bar de notre home. Cela s'est passé au mois de mai de l'année dernière et à partir de ce moment j'ai dû m'en occuper sérieusement et remettre de l'ordre dans une situation inextricable. Cela m'a obligé à travailler souvent très tard; alors je me réveillais tard le matin, trop tard pour les cours. Mais cela m'a donné une expérience unique....

-Je comprends. C'est en effet très flatteur et très agréable pour ton amour propre toute cette activité, mais que deviennent alors tes études et ton avenir?

-Ces étudiants étrangers qui sont seuls ici, sans famille, il faut les aider.



-Est-ce bien à toi de le faire? Avant toi qui gérât cette association, qui était trésorier?

-Des étudiants. Ils ont d'ailleurs tous ratés leurs études!

-Comment oses-tu croire que toi tu réussiras dans les mêmes conditions? As tu songé que tu gaspilles lamentablement l'argent gagné si durement par ta mère pour te permettre de décrocher ton diplôme et non pour jouer au trésorier!!!

#####

Le sommeil nous est indispensable et chacun de nous doit y consacrer un certain nombre d'heures par jour. Si tu te couches tard, tu te lèveras tard aussi et n'iras pas assister à certains cours. Si le fait d'en "brosser" l'un ou l'autre de temps en temps n'est pas trop grave, il en sera tout autrement si cela se répète souvent. Tu dois donc nécessairement réorganiser ta vie, ton programme journalier pour disposer du temps voulu et nécessaire à chaque chose.

Ton rôle actuel, ton travail, c'est essentiellement l'ETUDE. Ton but unique est de décrocher ton diplôme et d'être armé, d'être prêt à lutter pour la vie, car tes responsabilités t'attendent.

L'idéal serait de te lever tôt, vers 7 heures du matin par exemple, aller assister à TOUS les cours, sans en brosser aucun. Entre les cours ou après ceux-ci, passer à la bibliothèque, au laboratoire ou aux séances de travail prévus dans ton programme. Cependant en fin de journée, il te reste encore à accomplir le plus important peut-être. Dis-toi bien que tout ce que tu auras fait jusqu'ici au cours de la journée, ce ne sera que de réunir, d'accumuler, d'assembler des informations. Il faut maintenant les passer en revue, les trier, les classer. Cela demande une, deux, trois heures ou plus. Ce travail ne peut être réalisé que dans le calme et la tranquillité et sans qu'on vienne te déranger. Tu dois réellement t'enfermer dans ta tour d'ivoire pour faire ce travail.

Cette révision de la journée, ce classement, ce triage t'assureront d'une part une assimilation de ce que tu auras appris et d'autre part tu auras ainsi l'occasion de noter les questions qui demandent une réponse que tu chercheras le lendemain. Enfin et surtout lorsque viendra la période des examens, il te restera simplement à faire une révision de ton "fichier" afin d'uniquement rafraîchir ta mémoire et non essayer de comprendre et d'assimiler la science que tu étudies.

Tu penses bien que si tes copains viennent te déranger pendant ton travail, ou même s'ils ne viennent que pour dix minutes, tu en perdras bien plus : une heure ou d'avantage. Comment? Te voilà repassant en mémoire certaines informations réunies ce jour. Cela demande un effort de concentration de manière que ton cerveau ne soit occupé QUE du travail en question et de rien d'autre. A ce moment ton copain Raymond



entre chez toi et vient te parler de sa dernière farce ou d'un problème qui le préoccupe, lui, mais qui n'est point le tien. Sans doute cela te détend en songeant à autre chose et en bavardant avec ton ami. Au bout de dix minutes il est parti, mais toi encore un certain temps tu songes à ce qu'il t'a dit. Cela dure une, cinq, dix, vingt minutes, peut-être d'avantage. Tout à coup tu te souviens de ton travail et tu chasses Raymond de tes pensées. Mais la concentration est difficile et Raymond est encore devant tes yeux. Tu redoubles d'efforts et enfin te revoilà à TON problème. Seulement tu t'aperçois que tu as dû le reprendre non pas au point où tu l'avais laissé, mais bien plus tôt, afin de te remettre mieux dans l'ambiance de ton affaire.

Résultat : au moins une heure de ton temps a été irrémédiablement perdue. Sans importance diras-tu, car il te suffira de travailler une heure de plus ce soir. Erreur, car cette heure supplémentaire tu la prends sur ton sommeil et le lendemain tu n'auras pas entendu ton réveil sonner! Et voilà encore des cours "brossés", donc manque d'informations pendant cette nouvelle journée. Il faudra encore trouver une heure ou deux supplémentaires pour boucher le trou qui se forme. Mais le cycle est infernal : plus tu fais d'efforts pour boucher le trou grandissant, moins tu y parviens et finalement tu risques le découragement, car tu sens que l'accroissement de tes efforts t'éloigne du but au lieu de t'en rapprocher.

Peut être commences-tu à réaliser maintenant que le gros problème c'est de se concentrer réellement sur ce que l'on veut réaliser, mais qu'en se dispersant il est impossible de réaliser quoi que ce soit.

Il est vrai que cette concentration, cet éveil de sa propre personnalité sont effectivement difficiles. On pourrait presque dire que la très grande majorité de l'humanité ne se réveille jamais!

Voici un moyen bien simple et rapide, car il ne demande pas plus de deux minutes, pour te rendre compte de tes capacités d'éveil ou de concentration : prends ta montre, fixe l'extrémité de la grande aiguille pendant deux minutes, sans la quitter des yeux. Pendant ce temps essaie de bien te pénétrer de la pensée que c'est bien toi, Andy, qui regarde cette aiguille. L'expérience terminée, dis moi combien d'autres pensées te sont passées par la tête pendant ce temps et combien de fois et combien de temps as-tu réussi à te pénétrer de la pensée que c'était bien toi, Andy, qui regardait la grande aiguille! Combien souvent tes yeux ont quitté cette aiguille et la foule de pensées les plus variées qui ont traversé ton cerveau!



Si les **Гарханз Моураби** étaient des **князья**, les **Пороховские** n'étaient pas n'importe qui, ils étaient **Дворяне**.

Ma grand-mère maternelle jeune devait être belle. En tous cas elle avait certainement beaucoup de charme. Elle a toujours su se faire aimer par tous ceux qui l'approchaient. Ainsi, encore bien avant 1914, un jour en quittant St-Petersbourg pour le Caucase ses trois beau-fils la conduisirent à la gare et assistèrent au départ du train. Une dame qui partageait son compartiment, avait observé les adieux des trois hommes, tous très différents d'aspect. **дядя Либичъ Фомъ Брандт**, le plus âgé, long et plutôt maigre, type très allemand; mon père en uniforme, bien en chair et **князь Мачабели**, typique Géorgien. En cours de route cette dame demande à grand-mère : Vous avez été mariée plusieurs fois n'est ce pas? Mais non, pourquoi? C'est que vos trois fils sont tellement différents entre eux et ne vous ressemblent pas!

Ma tante Katia (**Мачабели**), encore jeune fille, monte dans un tram à Tiflis. C'était en été, il faisait chaud, elle n'a pas voulu s'asseoir à l'intérieur et reste sur la plate forme. Les deux ouvriers qui s'y trouvaient lui conseillent d'aller s'asseoir, ce qu'elle refuse et entend les deux hommes murmurer : **стаи, стаи, сто сь тагоу дуаэ, стаи, сто сь тагоу дуаэ!**
Le tram se met en marche et dès les premières secousses, sa belle robe claire a été éclaboussée par du godron liquide que ces hommes avaient dans un seau par terre entre leurs pieds. Elle ne pouvait rien leur reprocher, ils l'avaient prévenue!

En 1969, le neveu de N.P., Nicolas Goumanian a été envoyé par ses parents, de Teheran à Bruxelles, pour être inscrit à l'ECAM. Ses père et mère nous demandèrent de veiller sur lui et les fonds nécessaires étaient envoyés ici à mon nom. Malheureusement ce brave garçon n'était pas du tout préparé pour des études à l'ECAM. De plus il s'est laissé entraîner par sa passion des motocyclettes. Rependant aux annonces il allait les essayer, sans aucune assurance, ni permis de conduire. Je fus contraint de le renvoyer en Iran pour lui éviter également des complications sentimentales. Ses parents n'ont pu ou n'ont pas voulu comprendre le bien fondé de mon argumentation et le renouvèrent ici. J'étais déchargé de ma mission de surveillance. Après avoir doublé plusieurs années consécutives, un beau jour il est venu me trouver en pleurant et disant : "Je hais l'ECAM!" Je lui ai alors conseillé - ce que j'avais préconisé dès le début - c'est l'école Cardinal Mercier (pour contre-maîtres) qu'il a pu terminer en un an, études qui correspondaient à ses capacités.

Toute cette histoire nous a fait à tous très mal et la blessure n'est pas vraiment cicatrisée encore maintenant.

Je suis vraiment heureux que Nicolas réussisse aux U.S.A.

En parlant d'éducation et d'études, mon propre fils m'a fait passer une période difficile après avoir tâté de la médecine à l'Université. En fait il était lui même très découragé par ses échecs, tandis que moi, je ne me suis pas rendu compte assez tôt qu'il s'engageait dans une voie qui n'était pas faite pour lui. Nous



avons eu des heures et des heures de discussions pour arriver à analyser et à définir quelles pouvaient être les branches dans lesquelles il aurait des chances sérieuses de réussite. Quand il avançait des arguments en faveur de certains métiers (pilote d'avion de ligne, officier de marine marchande, etc.), très souvent sa mère le soutenait et il me fallait tenir et réfuter leur argumentation à tous les deux pour finalement découvrir que ce garçon avait le don des langues. Je suis maintenant incapable de répéter tout ce qui s'est dit pendant nos longues (et exténuantes) séances d'entretiens, car à l'époque je n'ai rien noté.

**** Par contre avec mon neveu Andy, il s'est fait que j'avais noté dans un cahier l'essentiel de mes entretiens avec lui. Ces notes sont reproduites au chapitre "Andy..." (voir page 49 et suivantes)

Mon intervention dans la vie estudiantine d'Andy est due à deux facteurs : l'octroi d'une bourse d'études et la fatigue de ma cousine Lila (von Sivers). Vivant à Bruxelles chez Vera depuis son arrivée en Belgique, c'est sous l'influence et l'aide tant morale que matérielle de ces deux femmes qu'Andy a pu terminer ses études primaires et secondaires. Très tôt il a montré des aptitudes pour la musique et ses dons d'acteur. Si on l'avait laissé faire, il n'aurait probablement pas poursuivi d'études supérieures, mais aurait joué au théâtre. Sa mère cependant l'inscrit à l'Université de Louvain, à la faculté de droit. Pour éviter la navette entre Bruxelles et Louvain et sans doute aussi pour échapper à la tutelle familiale, Andy a loué une mansarde à Louvain et ne revenait chez sa mère que pour les congés. Entretemps Vera a déménagé à la rue Lesbroussart et Lila s'est installée rue Paul Lauters. Etant donné son caractère parfois inattendu, très von Brandt, Lila retrouvant sa pleine liberté s'est brusquement désintéressée de son fils en disant qu'elle n'en peut plus et qu'il n'a qu'à se débrouiller tout seul.

Sensiblement à la même époque il y eut une proposition d'une bourse d'études offerte par Mrs. Howell, à condition que j'en contrôle l'utilisation. Etant allé à Louvain, je découvris qu'Andy vivait dans une mansarde au toit percé (seaux et bassines recoltaient l'eau de pluie), quasi sans chauffage, consacrant son temps essentiellement au théâtre amateur des étudiants louvanistes et négligeant ses études. (Lire ici le chapitre "Andy...").

Finalement il décrocha son diplôme de droit, grâce auquel il fut chargé par la suite de rédiger le statut de l'acteur en Belgique. Il est également reconnu comme un des meilleurs, si non le meilleur acteur de Belgique. En tous cas il est le plus cultivé et excellent musicien. Pour preuve, il est le seul capable de jouer de mon piano électronique!

Actuellement, en plus de ses activités d'acteur, il est aussi professeur au Conservatoire de Bruxelles. On reste quelquefois des mois sans le voir, ni avoir de ses nouvelles, mais à chaque rencontre il est toujours très **семеу Нбіи**, très serviable et c'est comme si on s'était quitté la veille.

**** Caucase, Géorgie. Après le passage à Bruxelles en mars-avril 1989 de Maya avec son mari **Бакташ**, Aleka (la plus jeune des sœurs von Brandt), avait lancé une invitation à nos Géorgiens. Début Aout 89 je reçois un coup de téléphone de Tbilissi, en fait par erreur, elle croyait parler à Aleka, c'était Manana, la mère de Maya (ou la fille de Marina, ma cousine germaine) annonçant son arrivée, avec son fils Merab pour le 25 Septembre. Le 25 Aout c'est encore la même qui nous téléphone pour dire qu'elle



est à Bruxelles, suite à une demande d'Aleka d'avancer leur arriéré ici. Cela fait maintenant cinq personnes de notre famille géorgienne dont enfin nous avons pu faire connaissance. Comme tous ceux qui s'échappent du paradis soviétique, ils sont évidemment ébahis devant la richesse et la variété de nos vitrines et de notre bien-être. Manana a été frappée de voir qu'ici il y a des aliments pour chiens et pour chats et quelle variété! chose inconcevable chez eux.

Au Caucase, où il fait mieux vivre qu'ailleurs dans leur immense pays, ils sont actuellement rationnés (comme nous l'étions pendant la guerre et sous l'occupation) : ils ont droit à UN kilo de viande par mois et par personne et seulement 600 grammes de beurre. Pour la viande, aucun choix : la bête est débitée au fur et à mesure et on reçoit le morceau qui vient, sans aucune possibilité de choisir.

Par contre, ils font des économies et ont quelque argent, surtout parcequ'il n'y a rien à acheter. Au moment de l'incendie de leur maison à Tbilissi, il y a 2 ou 3 ans, ils avaient l'argent nécessaire pour l'achat d'une Lada (voiture), mais cet argent a brûlé. D'ailleurs il leur posait un problème : pas question de le mettre en banque ou à la caisse d'épargne car difficilement justifiable. En effet le traitement du mari de Manana ne permet pas d'économiser une telle somme et comme elle, officiellement ne travaille pas... En réalité c'est surtout son travail en noir (fabrication de pains et de brioches et gâteaux que son fils va distribuer au vu et au su de tout le monde, tandis que farine, beurre, oeufs, etc, sont achetés au marché noir). Ces revenus sont donc injustifiables. D'autre part pour l'achat d'une voiture neuve les listes d'attente sont de l'ordre d'une dizaine d'années et les occasions n'existent pas. Ils continuent donc de rêver!

XXXXX Kusmin, Boulmering.

A St-Petersbourg mes parents avaient parmi leurs amis, la famille Boulmering. Lui officier du Пажеский корпус et elle, d'origine cosaque, richissime (par héritage). Ils vivaient à Царское Село. Elle était très douée pour la peinture. Vera possède encore mon portrait à l'âge de six ans, croqué au pastel en moins d'une heure par Елизавета Прокофьевна Булмеринг lors d'un passage chez nous à Lelle en Esthonie. Le couple avait une fille Irène. Pendant la guerre 14/18, Е.П.Б. décide de vendre une de ses propriétés et voulait acheter des actions anglaises avec le produit de cette vente. Mais elle s'est laissée convaincre par le directeur de sa banque lui disant pourquoi des valeurs étrangères quand il n'y a rien de plus solide que l'empire russe.

Arrive la révolution et la fuite en Esthonie, les Б. ont TOUT perdu, il ne leur reste plus rien. La fille est encore petite, un peu plus jeune que Vera; le mari est totalement inadapté à quelque travail que ce soit, incapable de gagner un centime, ni même de faire le ménage. Seule Е.П.Б. sait bien et vite peindre. Mais ce genre de talent n'est guère rentable dans une nouvelle et pauvre république dont la seule richesse est la pomme de terre. Les Boulmering déménagent donc à Paris. Là c'est la misère, appartement = taudis et la mère accepte tous les travaux qui se présentent, étant adroite de ses mains. Irène grandit; jeune fille elle devient même manequin. Un certain baron russe Koeppen ayant pu sauver un petit capital, il l'avait investi dans des chevaux de course. Il demande Irène en mariage, abandonne ses chevaux, récupère ce qu'il est encore possible et achète une plantation de bananes près de Dakar en Afrique. Mari et femme vont y vivre, mais Irène ne supporte pas

le climat et est rapatriée en France. Un peu avant la dernière guerre, pour une question de change, Koeppen estime que ses revenus de bananes sont plus intéressants en Belgique qu'en France. Voilà pourquoi les deux Koeppen et les deux Boulmering viennent vivre à Bruxelles. Il faut ajouter que Koeppen ayant déjà été marié 2 ou 3 fois avant Irène et n'ayant pas nécessairement obtenu le divorce, il était devenu musulman (pas par conviction, mais pour éviter la bigamie du point de vue religieux).

J'ai déjà raconté ailleurs l'histoire de Kusmin. Ce dernier rencontrant Irène chez moi, c'est le coup de foudre, le divorce, le mariage, l'émigration aux U.S.A., l'impossibilité d'un permis de séjour permanent en Amérique et le retour en Belgique avec l'aide d'une riche Américaine.

XXXX Mrs. Howell, veuve du roi du caoutchouc (Gates Rubber Co à Denver). Lors d'une de ses visites à Bruxelles chez les Kusmin, Irène lui parle des difficultés financières de Lila pour les études d'Andy. C'est cette Mrs. Howell qui a fait don d'une bourse d'études pour mon neveu, en me désignant comme gestionnaire de son intervention financière.

Personnage haut en couleurs, typiquement américaine, s'imaginant qu'avec ses Dollars TOUTS les problèmes peuvent être résolus, mais incapable de sentiments vrais. J'ai passé une soirée entière pour tenter de lui expliquer l'art d'être grand-mère. Elle était prête à faire des cadeaux riches, inutiles, superflus, nuisibles même à sa petite fille alors âgée de 17 ans, et répétant sans cesse : des qu'elle aura 18 ans elle sera majeure, je lui offrirai une Cadillac et ne serai plus responsable de ses actes. Pour le moment elle se croyait responsable car sa propre fille, mère de la gamine, déjà divorcée, était enfermée dans une clinique (aux U.S.A.) pour alcoolisme. Quant à la fillette, elle l'avait fait mettre dans un pensionnat à Neuchâtel en Suisse, elle-même résidant à Locarno. De Locarno elle lui envoyait de temps en temps des colis avec des pommes et du yoghourt, trouvant que ces produits se vendaient moins cher dans son patelin qu'à Neuchâtel.

XXXX Docteur Tourkia. Quelques jours après mon arrivée à Téhéran, j'ai sonné à la porte de sa maison. Au domestique qui m'ouvrit la porte, je passai ma carte de visite. Très vite le docteur vint, bras ouverts, des larmes coulant sur ses joues.

Il était très lié d'amitié avec mon père et de temps en temps ils échangeaient un peu de correspondance. C'était un homme absolument charmant, déjà veuf quand je l'ai connu et ayant deux fils en France. Il était aussi l'ami de H. A. MapkoBz, mon beau père, dont il aura fait la connaissance à Téhéran au début de l'émigration.

Lorsque notre fils Alexis est né, nous allions quelquefois le montrer à une dame russe médecin pédiatre Matoussievitch. Assez rapidement notre bébé s'est mis à crier et à pleurer malgré les heures et presque les nuits entières que nous passions à le bercer. La Matoussievitch en mesurant la quantité de lait maternel qu'elle prélevait ne s'expliquait pas la raison des pleurs. Finalement nous sommes allés voir le docteur Tourkia. Celui-ci en raisonnant très logiquement nous a demandé quelle quantité de lait était absorbée en 24 heures. Il nous prêta son pese-bébé et c'est ainsi qu'il nous fit découvrir que le malheureux Alechik hurlait de faim!! En complétant la dose de lait maternel par du lait en biberon, notre garçon a pu enfin dormir en paix et rassasié.

XXXX) КНОРРЭ. Curieuses peuvent être parfois les rencontres de personnes qui a priori n'ont rien de commun.

Ce КНОРРЭ a le même âge qu'Alexis Toumanoff. Ils ont été ensemble cadets à St-Petersbourg.

Le même КНОРРЭ était ami de longue date de Н.Л. Марковца.

En 1917, quelque part sur le front, il a été blessé, opéré et remis sur pieds par qui? par mon oncle Vassia, le jeune frère de mon père.

Enfin avant de finir sa carrière comme commandant de la garde monégasque, ce КНОРРЭ a été officier à la Légion Etrangère. Il a combattu à Narvik, en Norvege, au début de la dernière guerre, puis en Afrique du Nord. Or un autre et très brillant officier, un officier de légende dit-on, dans cette même légion et à la même époque s'y trouvait : le prince Amilakhvari, marié à Irène Dadiani (*) (leurs enfants sont Otar et Tamar). Très certainement КНОРРЭ et Amilakhvari devaient se connaître, ayant participé aux mêmes combats.

КНОРРЭ, pardon de КНОРРЭ, était très gentil, assez snob (et même très snob), de très petite taille, bien plus petit que sa femme Maryse, fort belle. Leur appartement à Nice était un véritable petit musée. Lors de leur visite à Bruxelles, pour une photo devant le pavillon chinois à Laeken, КНОРРЭ montait sur le trottoir, tandis que sa femme en descendait pour quelque peu égaliser leur taille.

*) La mère d'Irène (dite Бэба) Dadiani et son père étaient cousins germaniques.

XXXX) General Dolgoff. Lorsque mon père sortit de l'Académie de Médecine, il fut nommé dans un régiment à Kiev. Le commandant en était le général Dolgoff, marié à une Belge, probablement venue en Russie comme gouvernante ou comme institutrice. A la révolution elle a pu fuir avec leur fils, tandis que le général est resté. Tantôt emprisonné, tantôt relâché, il a subi le lot de la plupart des citoyens. Sa femme survivait difficilement à Bruxelles en élevant leur fils qui est devenu un peintre ayant eu un certain renom.

Cette madame Dolgoff s'est acharnée pendant des années auprès de l'ambassade d'URSS et a fini par **выкупить** son mari aux Soviets. Chaque fois qu'apparemment toutes les formalités étaient en règle, on lui réclamait encore et encore de l'argent, soit près de dix fois plus que la somme réclamée au début. Finalement en 1938 le général Dolgoff est arrivé ici. Assez petit de taille, frêle, vieux, très fatigué, cheveux taillés en brosse et comme tracé à la règle : tout à fait blancs sur une moitié du crâne et encore châtains foncés sur l'autre moitié. Le pauvre homme était complètement usé et est bientôt décédé. Quant à sa femme et à son fils nous les avons perdus de vue.

La générale parlait un russe approximatif. Ainsi elle a raconté elle-même qu'à Kiev, un jour elle recevait la visite d'un collègue de son mari. C'était en hiver, elle vient au devant de lui dans le vestibule. Le visiteur se secoue en disant "Eh, quel froid!" Alors elle avec un gentil sourire : "Ах генерал, какоў вы мерзавец !" (au lieu de "мерзляк")

АТТА **Деда Вано**, grand-père était un très bel homme. Ses portraits en attestent. Je trouve que son arrière petit fils = mon fils lui ressemble! Père prétendant que lorsque grand-père venait à St-Petersbourg et qu'ils sortaient à eux deux, son beau père en plus dans son traditionnel costume géorgien, malgré une sérieuse différence d'âge et l'uniforme de papa, c'est grand-père qui attirait les regards de toutes les dames, que ce soit au restaurant, au café chantant ou au théâtre.

АХАКАЛАКИ Ma mère se souvenait très bien que lorsque elle était encore une toute jeune fille, elle a souvent vu une lavandière qui venait travailler dans la propriété. Pendant qu'elle faisait la lessive, son garçonnet jouait à ses côtés. Un des oncles de maman (de la branche des Éristoff) a aussi remarqué le gamin et s'est rendu compte de son intelligence. Il lui a payé la fréquentation de l'école, puis encore le séminaire. Seulement le jeune Joseph n'a pas terminé le séminaire et n'est pas entré en religion, il a préféré dévaliser une banque et aller en prison et en Sibérie. C'était Joseph Djougachvili, fils d'un cordonnier de Gori, d'une mère lavandière et mieux connu dans l'histoire contemporaine sous le nom de Staline. Lorsque ma tante **Эличка** est arrivée en Belgique et parlant de Staline, elle me dit "si je pouvais le rencontrer. Я б'дзему Глаза **Выцарапала!**" oui, mais voilà, elle ne l'a plus rencontré et il avait déjà réussi à accumuler une masse monstrueuse de crimes!

ГОГОЛ Gogol - Mogol. L'hiver 1942-43 a été particulièrement froid, comme fairement en Belgique. Suite aux restrictions dues à la guerre et à l'occupation, les moyens de chauffage étaient plus que réduits. La nuit, et encore pas toutes les nuits, vers une ou deux heures du matin on avait un peu de gaz, le reste du temps, rien. Courant électrique aussi nombreuses coupures. Nous guettions le gaz pour tenter de cuire notre ration de rutabaga ou toute autre victuaille qu'on réussissait à se procurer. Le jour au bureau, on était aussi mal chauffé, ou pas du tout. En rentrant dans notre maison glacée, on se plongeait sous les couvertures pour se rechauffer. J'en ai garde un souvenir indélébile sous la forme d'un lumbago qui encore maintenant de temps à autre revient, heureusement plus aussi violent qu'à la fin ou juste après la guerre. Avec l'arrivée des Alliés, ce sont des Canadiens que j'ai vus en premier lieu et ai pu me plonger avec délices dans un petit journal qu'ils éditaient à Bruxelles : "The Maple Leaf". Enfin je lisais la version des faits présentée par les Alliés et plus par les Allemands. Petit à petit certains produits nouveaux sont apparus, mais bien sûr des "ou dit" ont circulé bien avant les produits eux mêmes. Ainsi on parlait d'oeufs en poudre, de lait en poudre, etc, etc. Un soir Vera rapporte quelques provisions et les dépose dans la cuisine en me disant qu'il y avait là, entre autres, du lait et des oeufs (en poudre). Nous avions aussi un peu de sucre cristallisé et j'eus la folle envie de me faire un Gogol-Mogol. Examinant les sachets de papier blanc et sans inscriptions quant au contenu, je décidai que celui ci devait être du lait et tel autre des oeufs. Une bonne cuillerée de chaque dans un bol, un peu d'eau et de sucre. J'eus beau tourner, cela ne ressemblait pas du tout à un Gogol-



What do you think I'm going to sing?
A song about Sentab and its 50 years king
Get the things going and shouting for pull.

SENTAB: Société
Suedo-aise travaillant
en Iran
Toujours en argent en
Iranien

Mellegard's strong like lightning all the time
Fixing up prices and searching for a dime
Get...

Mellegard: homme
du directeur
Suedois

Karuse, PBOman keeps running out and in
To many things attending, that's keeping him thin
Get...

Karuse (ou Karuse)
= un Zethorien
chef de chantier

Mehrai smiling all over his face
Is also hunting money, it's sure quite a chase
Get...

Mehrai: caissier
iranien

Augensen quite buried under many heavy books
Often, though, he is smiling and giving queer looks
Get...

Augensen: un
employé
Suedois

Rastegar is watching his safebox very close
While writing his memoirs or taking a doze
Get...

Rastegar: comptable
(Iranien)

Khojaste, Sabel and Taki next door
Keep typing the letters, with an English rather poor
Get...

Khojaste
Sabel et
Taki: employés
dactylographes
Iraniens ou
arméniens

Down in the basement is Babayan's nest
He is buying many things and sometimes the best
Get...

Babayano: employé
aux achats,
arménien

Galewski with beams and studs of many kind
Is running his office with unmusical mind
Get...

Galewski, Turf, chef
du Bureau d'études

Fredriksen, thursdays, left alone
Is married in his work by a slightly right tune
Get...

Fredriksen:
employé
(Danois)

Bruenn while sketching one fine day in kay
Is whistling that melody in quite a new way
Get...

Bruenn, dessinateur
(Allemand)

Gustafsson, the pest, who started all the ill
"Music while you work" is quiet and still
Get...

Gustafsson, Suedois
employé de bureau,
auteur et exécuteur
de cette chanson en
l'accompagnant à la
guitare.

The two brothers Kostanian ever so soon
Are busy with drawings and answering the phone
Get...

Kostanian, 2 frères
dessinateurs
Arméniens

Afternoons only Nicogonsian is there
The lines you can rub out of his drawings are rare
Get...

Nicogonsian
encore un
dessinateur
Arménien




- Of Ampere and voltage Porchowski takes care
The charming boy of Sentab with manners so fair
Get... | J'avais en charge les équipements électriques
- Rogemark eager to put in his stuff
Is tearing down the buildings not trembling on his cuff
Get... | Rogemark, jeune ingénieur suédois
- Persson the story teller minding his pipes
Is juggling with condensers and heaters of all types
Get... | Persson, autre ing. suédois chargé des chauffages à conditionnement d'air
- Jacobson plumbing all over the town
With wrenches and other tools to get the water down
Get... | ouvrier, monsieur plomber (suédois)
- Larsson on Daneshka walking around
Is watching his ruins and cannot hear a sound;
Get... | Larsson: suédois, chef de chantier
Daneshka: Université en Iranien
- For Kalman and Schlager design has no say
They are putting things together in their own little way
Get... | Kalman et Schlager: deux monsieurs
- Colloi pulling the legs of a stool
"If this is a chair then I am a fool!"
Get... | Colloi: encore un monsieur
- Reinsauer thoughtfully way up in science
Thinks on the drawings are missing a few lines
Get... | Reinsauer employé au bureau de dessin des
- Gunterberg making so quietly his way:
"My sons will come here and take over one day"
Get... | Gunterberg: employé de bureau (suédois)
- Sigvard on Mehrabad is next on the list
Ducking for the airplanes when walking on the list
Get... | Sigvard: chef de chantier (Danois)
Mehrabad: nom de l'aéroport.
- Basil, Danieff and mister Coulin
Are putting up some buildings that you have never seen
Get... | je crois 3 chefs de chantiers
- Fivehundred beds has Sigurdson got
Watching the nurses when it's getting too hot
Get... | Sigurdson: chef de chantier (Danois)
Fivehundred beds = c'est la désignation d'un hôpital de 500 lits en construction
- Way down in the basement of Bank Mellis Bazar
Wetterström is freezing and dreaming of a bar
Get... | Banque Mellis: banque maternelle, agence du bazar
Wetterström: chef de chantier
- Sitting in his corner at Charrah Aziz Khan
LBBF is nearly finished but still going strong
Get... | Charrah Aziz Khan, je crois était le chantier d'une école
LBBF: suédois en Danois chef de ce chantier

Lindberg who was sweating and freezing a good deal
Sits now in the Embassy does'nt mind a good meal
Get...

However, today is the boss's own day
Fifty years young, quite a boy I must say
Get...

That ends my song about Sentab and its chief
Now I will pipe down and give you some relief
Get...


Lindberg, en sueur
im obief ou
chauffier
Embassy c'est
l'ambassade USA
en suite à une
explosion de
chaudière on
a déploré ce
à un ahentat,
Sentab faisait
les réparations

Teheran 1951
